

# *Libretto*



THEODOR PLIEVIER

# MOSCOU

roman

Traduit de l'allemand par  
MAX ROTH

*libretto*

Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,  
les ayants droit de l'auteur et du traducteur n'ont pu être joints.  
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

Titre original :  
*Moskau*

© Libella, Paris, 2015 pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-218-8

Theodor Plievier est né à Berlin le 12 février 1892. Très tôt passionné de littérature, Plievier entre pourtant à seize ans en apprentissage chez un stucateur qui l'entraîne à voyager à travers l'Empire allemand, en Autriche-Hongrie et aux Pays-Bas. Cependant, il ne choisit pas cette voie à la fin de sa formation et s'engage dans la marine marchande, cette fois, il se rend en Amérique du Sud, où il restera quelque temps pour travailler. De retour en Allemagne il est recruté par la marine impériale alors que la Première Guerre mondiale est déclarée. N'ayant la possibilité de mettre le pied à terre durant quatre cent cinquante jours, il entre en rébellion et se convertit au communisme. En novembre 1918, il participe aux émeutes qui accompagnent la chute de l'Empire allemand. Après la révolution de Novembre, il participe à la création de la maison d'édition anarchiste des Douze. En 1924, après avoir perdu ses deux enfants, morts de malnutrition durant la crise de l'inflation, il commence une carrière de journaliste et de traducteur. Quelques années plus tard, il publie son premier livre, *Les Galériens du Kaiser*, récit très critique de la marine impériale. En 1933, il émigre en URSS après que ses livres ont été victimes d'autodafés. *Stalingrad*, premier volume de sa célèbre trilogie, est publié en 1945. Ce roman pour lequel il est allé recueillir de nombreux témoignages de prisonniers allemands est censuré en URSS, mais sera traduit en vingt-six langues. La même année, il retourne en Allemagne, à Weimar, comme fonctionnaire de l'Armée rouge. Toutefois, en 1948,

il rompt avec le système soviétique. Après un dernier voyage dans son pays natal, il part s'installer sur le bord du lac de Constance en Suisse, où il écrit successivement les deux derniers volumes de sa trilogie, *Moscou* (1952) et *Berlin* (1954) ; il meurt l'année suivante à l'âge de soixante-trois.

## PREMIÈRE PARTIE

« Celui qui, de sa position avancée, apercevra le premier les créneaux de Moscou cueillera les lauriers de la Victoire. »

Extrait d'un ordre du jour  
du XII<sup>e</sup> corps d'armée allemand.





C'était une feuille jaunie, visiblement arrachée d'un registre, et couverte de caractères gothiques tracés à la plume d'oie.

Ainsi nous avons :

PRIMO, deux régiments de Haute-Allemagne, plus de neuf mille lansquenets, commandés par les valeureux seigneurs Eck von Romschach et Conrad von Bomelbürg.

SECUNDO, huit mille cavaliers bien équipés et bien montés.

TERTIO, sept mille arquebusiers des Pays-Bas.

En outre, nous avons une compagnie d'Italiens, et une autre d'Espagnols.

Et nous avons encore deux compagnies de terrassiers, avec des pelles et des pioches. Nous avons aussi cinquante-trois couleuvrines amplement pourvues de munitions.

Et nous avons, à la Saint-Paul, pris d'assaut une ville appelée Munstrol, nous avons tué trois mille hommes à pied et à cheval, nous avons mis à sac et brûlé la ville.

À présent, nous avons mis le siège devant une ville appelée Terbona, et nous espérons, avec l'aide de Dieu, la prendre et la détruire.

Écrit au camp de Terbona,  
Le 28 juin Anno Domini MDXXXVII.

Primo, secundo, tertio, songeait le général von Bomelbürg. Nous avons ceci, et nous avons cela... Eh bien, nous aussi, nous avons tout cela, des lansquenets, des cavaliers, des coulevrines, des compagnies d'Italiens et d'Espagnols, même des terrassiers avec des pelles et des pioches (ceux-là, ce sont surtout des Juifs évacués, et j'ai bien l'impression que ces zèbres ne valent pas grand-chose pour les travaux de fortification). Nous aussi, nous avons pris des villes, nous les avons mises à sac, quoique, de nos jours, l'on emploie un terme moins choquant. «Matières premières, produits finis et semi-finis seront rigoureusement réquisitionnés et confisqués.» L'analogie va encore plus loin : nous aussi, nous allons attaquer une ville – évidemment, ce n'est pas Terbona –, c'est même tout un pays, un pays immense, et avec l'aide de Dieu, nous allons l'occuper et le détruire.

– Au fond, fit-il à haute voix, qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

D'un geste irrité, il lança la feuille jaunie sur la table, à côté de l'ordre du jour et de la «circulaire secrète» qu'il venait de recevoir du G.Q.G. Puis, il posa la loupe dont il s'était servi pour sa lecture, enleva ses lunettes et, par la porte ouverte, appela son aide de camp.

Aussitôt, celui-ci pénétra dans la pièce – la chambre d'une maison de paysan polonais. La table de travail du général occupait la majeure partie de l'espace rectangulaire. Il y avait aussi plusieurs chaises, mais toutes étaient encombrées de papiers et de dossiers.

– Asseyez-vous, mon brave.

Le commandant Butz débarrassa une chaise et s'assit à côté du général, sa bouche effleurant presque l'oreille gauche de son chef.

– Alors, qu'est-ce que c'est que cette feuille ? grommela le général.

– C'est le colonel Schadow qui l'a dénichée, dans les archives municipales de Łódź. Un document de 1537, le récit d'une des campagnes de Charles Quint. Le colonel pensait que cela vous intéresserait, mon général.

– Ah oui, à cause de ce Conrad von Bomelbürg! Des sous-dards de ce genre, il y en a eu quelques-uns dans ma famille, je suppose. À vrai dire, je n'en sais rien : j'ai déjà assez de mal à me rappeler les hauts faits de mon père et de mon grand-père. Enfin, vous direz à Schadow que cela m'a fait plaisir.

– Je n'y manquerai pas, mon général.

– Ouais, à moins que vous n'ayez trop de choses à faire, d'ici quelques heures. C'est demain matin que la grande chevauchée va commencer, alors... Tout est prêt, je pense?

– Absolument tout, mon général. Voulez-vous dire quelques mots aux adjoints du régiment? Ils vont partir d'un instant à l'autre.

– Où sont-ils?

– Chez le chef des opérations.

– J'y vais.

La conversation du général et de son aide de camp s'était déroulée de façon assez bizarre : les choses inhabituelles – ce jour-là, l'histoire du document déterrée par le colonel Schadow –, l'aide de camp les annonçait en parlant directement dans l'oreille du général ; les choses courantes, prévisibles – ce jour-là, la présence des adjoints du régiment –, le général les lisait sur les lèvres de son interlocuteur. Pour y parvenir, il devait se pencher en avant, afin de mieux distinguer le visage qui, autrement, lui apparaissait comme une vague tache blanche.

Bomelbürg se leva et pénétra dans le bureau de son premier officier d'état-major, occupé à donner les dernières instructions aux adjoints du régiment.

– Alors, messieurs, fit le général, demain matin, c'est le départ. Vous savez ce que cela signifie ! Ah, c'est vous,

Langhoff! – il venait de reconnaître le commandant de la « batterie montée » qui se tenait juste devant lui. Alors, surtout, veillez à la concentration du feu. Ce village au croisement des deux routes, il faudra l'écraser, le raser, pour que l'infanterie puisse suivre sans retard. C'est l'effet de surprise qui devra jouer, ne l'oubliez pas. Enfin, vous ferez du bon travail, j'en suis sûr. Et même du très bon travail. Tout ira bien. Vous avez reçu l'ordre du jour du Führer, n'est-ce pas ?

– Oui, mon général, répondirent-ils en chœur.

– Parfait. Alors, je tiens à ce que cette proclamation soit lue demain matin, devant les troupes rassemblées. Là-dessus, messieurs : au revoir !

– Au revoir, mon général.

Les adjoints claquèrent les talons et restèrent figés jusqu'à ce que le général eût quitté la pièce.

– Attendez encore un instant, dit le chef des opérations. Le lieutenant Sinder a une communication à vous faire.

Le lieutenant Sinder, chef du 2<sup>e</sup> bureau divisionnaire, tenait à la main une feuille marquée du sceau « secret ».

– Messieurs, il s'agit d'un avis important. Veuillez prendre note : le Führer a décidé que les commissaires soviétiques seront considérés comme des non-combattants. Par conséquent, ils seront fusillés sur les lieux mêmes de leur capture, c'est-à-dire, et j'insiste sur ce point, en avant des P.C. régimentaires.

– En avant des P.C. régimentaires... répéta d'un ton significatif le lieutenant Holmers, adjoint au régiment d'artillerie. Pour faire croire, sans doute, qu'ils sont morts au combat...

– Auriez-vous l'intention de compléter l'ordre du Führer ? fit Sinder, très sec.

– Oh non, l'expliquer, tout au plus. Seulement, je ne puis m'empêcher, à mon grand regret, d'être préoccupé...

Langhoff, lui aussi, était visiblement préoccupé. La remarque de Holmers confirmait ses propres appréhensions.

Probablement, songea-t-il, Holmers avait voulu faire allusion au fait que cet ordre, contraire aux principes du droit des gens, risquait de provoquer des complications internationales.

– En tout cas, nous, à la division, nous ne voulons pas avoir d’ennuis à cause de cette histoire, reprit Sinder. Vous m’avez bien compris, messieurs!

Les adjoints hochèrent la tête, refermèrent leurs carnets, revêtirent leurs capotes et s’apprêtèrent à regagner leurs P.C. respectifs. Holmers et Langhoff partirent ensemble. Ils avaient le même chemin.



Rentré dans son bureau, le général Bomelbürg se tourna vers un jeune lieutenant qui se tenait derrière l’aide de camp.

– Essayez encore de m’avoir Deisendorf. Il est peut-être revenu à son P.C. maintenant.

Le lieutenant Hasse établit la communication avec le colonel Deisendorf, chef du régiment d’artillerie, et tendit l’écouteur au général.

– Alors, Deisendorf, tout va bien, chez vous?... Parfait. Je voulais seulement vous rappeler que la batterie Langhoff ne restera à votre disposition que pour le premier tir préparatoire. On vous l’a prêtée uniquement pour cette phase initiale. N’oubliez pas de me la rendre à temps... Bien, très bien! Pour le reste: bonne chance, mon vieux!

Bomelbürg raccrocha, puis, d’une main tâtonnante, il désigna un dossier vert.

– Dites donc, aboya-t-il, ce truc du 2<sup>e</sup> bureau, je ne veux absolument pas que cela traîne sur ma table! Ces listes de produits agricoles et miniers qu’il faudra confisquer aux gens d’en face, vraiment inutile de mettre une chose pareille juste

sous le nez des ordonnances. Enterrez-moi ça au fond d'un tiroir. Et allez vous coucher, mes amis. Je n'ai plus besoin de vous, aujourd'hui.

Après le départ de l'aide de camp et du lieutenant, Bomelbürg se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Tout était au point – absolument tout. La division – trois régiments d'infanterie, un régiment d'artillerie, les sections de liaison, les détachements du train des équipages, en tout 17 000 hommes – était prête. Il ne restait qu'à appuyer sur le bouton, et l'attaque allait se déclencher. Les derniers ordres étaient donnés. Le jour J était le 22 juin 1941, l'heure H 3 h 05 du matin.



La nuit était tiède. Des nuages cotonneux planaient sur la terre humide, les marais, les champs, les maisons basses du village. Sur l'unique route, large et plate comme une avenue, Holmers et Langhoff se dirigeaient vers le fleuve.

– Cet ordre au sujet des commissaires soviétiques, grommela Holmers, vous croyez que le père Bomelbürg l'approuve? Comme je le connais, il doit le trouver scandaleux. Je suis sûr qu'il croit encore à la guerre «chevaleresque».

– Cette guerre ne sera ni chevaleresque ni fraîche et joyeuse, à mon avis. Rendez-vous compte, mon vieux, il y aura, dans l'armée russe, des hommes qui se savent condamnés à mort – vous ne pensez pas qu'ils se battront jusqu'à leur dernière cartouche, jusqu'à leur dernier souffle? C'est une ignominie, cet ordre, et une bêtise par-dessus le marché!

– Ces termes s'appliquent peut-être aussi bien à la guerre en général – c'est pourquoi personne n'y croit vraiment tant que le premier coup de feu n'est pas tiré. Hier encore, tout le monde discutait ferme, chacun avait sa version des événements à venir...

– Chez nous aussi, sans parler des rumeurs extravagantes qui circulent à l’arrière, au pays. Les foutaises qu’ils ont pu écrire, mes chers cousins, oncles, amis ! Ce qui se prépare dans votre coin, c’est du bluff, tout simplement, histoire d’intimider les Russes pour qu’ils livrent davantage ! Une manœuvre de diversion ; c’est contre l’Angleterre que nous allons marcher, et contre les puits de pétrole de l’Irak ! Faire la guerre à la Russie, alors que nous disposons pratiquement de toutes les ressources de l’Ukraine, ça ne tient pas debout, voyons ! Voilà ce qu’ils écrivaient, ces optimistes ! Pourtant, déjà en France nous avons fait des exercices en vue de la campagne de Russie, et il y a trois jours, quand on nous a amenés jusqu’à la frontière, ça sentait nettement la grande offensive.

À la sortie du village, ils virent venir à leur rencontre un officier emmitoufflé dans une longue capote : le colonel Zecke, du 101<sup>e</sup> régiment d’infanterie.

– Ah, c’est vous ! Bonsoir, Holmers, bonsoir Langhoff. Vous revenez du Q.G. ? On a dû vous donner un tas d’instructions, je parie.

– Oui, mon colonel, tout un tas.

– Le Vieux est allé se coucher, je suppose ? Ça n’a pas d’importance, de toute façon, je n’avais rien de particulier à lui dire. Entre nous, est-ce que vous comprenez quelque chose à ce micmac ? On vit en paix avec ces gens, on a même un pacte d’amitié, et puis, tout à coup, on a l’impression que ça va barder.

– Ça bardera sûrement, mon colonel. Cette fois, c’est la guerre.

– Eh oui... Seulement, vous savez, la Russie, c’est immense. Moi qui vous parle, je connais ce pays, j’y ai vécu, et j’ai vu leurs « Prussiens ». Des types qui ont quelque chose dans le ventre, c’est moi qui vous le dis.

Zecke avait en effet passé plusieurs années en Russie, à l’époque où la Reichswehr, sous l’impulsion de von Seeckt,

entretenait des rapports aussi étroits que clandestins avec l'Armée rouge. On chuchotait qu'il avait suivi les cours de l'Académie militaire avec Joukov, devenu à présent un des principaux maréchaux<sup>1</sup> russes. La veille déjà, au bridge, Zecke avait fait la même allusion. Le colonel Schadow, commandant du 100<sup>e</sup> d'infanterie, avait remarqué, tout en distribuant les cartes : « Je pense que, d'ici quatre semaines environ, nous nous taperons à Smolensk des sandwiches au caviar arrosés de vodka. » Zecke avait profité de l'occasion pour placer sa boutade au sujet des « Prussiens » de Moscou, soulevant aussitôt l'hilarité générale. Sa comparaison, affirmait-il, était ridicule, puisque l'Union soviétique ne possédait pas de caste militaire. D'ailleurs, le chef du Grand État-Major aurait déclaré – Bomelbürg le savait par une lettre de son gendre – que le plan de mobilisation russe était tout simplement grotesque. Leur dispositif était tellement lamentable qu'avec une pagaille semblable même les experts allemands auraient du mal à élaborer une action offensive ou seulement défensive.

Zecke ne renonçait pas pour autant à ses sombres prophéties. Planté devant les deux jeunes artilleurs, il hochait gravement la tête.

– Vous n'aurez qu'à regarder la carte, et à vous rappeler tous les ambitieux qui se sont essouffés dans ces plaines sans fin, à commencer par Gengis Khan, à finir par... Ceci dit, bonsoir, messieurs !

Et Zecke s'en alla. Dans sa longue capote, il avait l'air d'un acteur chargé de symboliser la crainte et le remords. Interloqués, Holmers et Langhoff se regardèrent.

– Ça, par exemple ! Ça t'en bouche un coin ! À croire cet oiseau de mauvais augure, nous aurions perdu la guerre avant de l'avoir commencée ! Il vient pourtant du Grand État-Major

1. En réalité, Joukov ne sera élevé à la distinction de maréchal qu'en 1943 (NdÉ).



– il y a tout juste quelques semaines qu’il est avec nous –, alors, vraiment, je ne comprends pas qu’il soit étonné!

– Il n’est sûrement pas étonné du tout. Ces grosses légumes ont tout préparé, jusqu’aux moindres détails, seulement au moment où l’affaire va passer du stade des études à celui de la réalisation, ils sont quelque peu nerveux.

– Ouais. En somme, personne n’a prévu cela, personne n’y a contribué...

– Le plus beau, c’est qu’ils sont tous terriblement émus. Le père Bomelbürg est aussi agité que l’année dernière, avant l’offensive de France.

Ils s’arrêtèrent pour écouter les coassements frénétiques des grenouilles. En contrebas, des vapeurs blanchâtres indiquaient le cours sinueux du Bug supérieur qui formait dans cette région la frontière entre deux empires.

– Mon colon est encore plus agité, et à peu près aussi optimiste que Zecke. Je crois que je ferais mieux de regagner le P.C.

Holmers partit en direction du sud, vers l’aval. Langhoff s’engagea dans un chemin qui longeait le fleuve dans le sens opposé. Au bout de quelques mètres, il arriva à un petit tertre sur lequel étaient assis trois hommes : un adjudant, un sergent, un caporal.

– Vous devriez vous pieuter et essayer de piquer un roupillon.

– Certainement, mon lieutenant. Mais comme c’est pour bientôt...

Langhoff n’insista pas et poursuivit son chemin. Devant le P.C., un groupe bavardait à voix basse : deux observateurs, un radio, un téléphoniste, trois estafettes.

– Allons, les enfants, au dodo ! gronda Langhoff. Dieu sait quand vous aurez de nouveau l’occasion de dormir en toute tranquillité. Demain matin, c’est-à-dire dans une heure, on part pour la grande aventure !

Étendu sur sa couchette, Langhoff sombra dans un demi-sommeil. Le bourdonnement d'un moustique, amplifié par le profond silence, le tira de sa torpeur. Sur le cadran lumineux de sa montre-bracelet, les aiguilles marquaient 2 h 10 – encore cinquante-cinq minutes...



Sous les arbres, il faisait encore nuit. Mais le long de la berge, une vague clarté annonçait déjà le jour. Les trois fantassins n'avaient pas abandonné leur tertre. De l'autre côté du fleuve, la plaine sortait lentement de la grisaille. Une étroite bande d'épis de seigle se dressait au-dessus de la brume. Les maisons du village, posées dans le paysage comme des touches d'aquarelle, semblaient émerger de la main du Créateur. Un îlot d'arbres flottait à la surface d'une flaque de brouillard. Plus loin, l'horizon paraissait festonné de falaises grises – les masses de pierre de Brest.

Du village leur parvint le chant d'un coq.

– Et voilà... la bagarre va recommencer. Je vous l'avais bien dit : cette histoire de libre passage, c'était de la frime.

– Cette fois, on marche sur Moscou.

– Vous vous rendez compte... Moscou ?

– En 39, l'affaire polonaise, nous l'avons réglée en dix-sept jours. Évidemment, la Russie, ce sera plus long – six semaines, ou peut-être même huit. Une drôle de veine d'être encore ensemble, tous les trois !

– Oui, ça, c'est un coup de chance. En 1933, nous avons remporté la victoire à Berlin. Maintenant, nous vaincrons l'ennemi extérieur, pas vrai, Auguste ?

– Laisse donc dormir le passé. Pour ce qui se passera demain, on verra bien.

Mais ce n'était pas par hasard que l'adjudant Riederheim

avait souligné leur passé commun. Il tenait à sonder son ami, le sergent Gnotke, qu'il n'avait pas vu depuis un certain temps, afin de savoir comment cet homme taciturne jugeait à présent certaines choses. Des choses dont Gnotke n'aimait guère parler...

– Bien sûr, approuva Riederheim. C'était assez terrible, quelquefois. Tout de même, on s'en souvient avec plaisir.

– Maintenant, ils font sortir les vaches, remarqua Gnotke.

Le village s'était réveillé. On entendait des grincements de porte, des beuglements de vache, un claquement de fouet. Le brouillard portait tous ces bruits. On aurait cru que la rue du village commençait non au-delà du fleuve, mais juste au pied du tertre.

– Ils font sortir les vaches, répéta pensivement le caporal Feierfeil.

Riederheim se contenta de hocher la tête.

Les trois hommes n'étaient pas seulement d'anciens camarades des milices hitlériennes. Ils étaient surtout nés dans le même village. Les bruits qu'ils venaient d'entendre leur paraissaient familiers. En Poméranie comme en Russie, les bêtes exigent les mêmes soins. Ces fils de paysans n'avaient pas besoin de voir le village pour deviner ce qui s'y passait.

En contrebas, dans les potagers bordant le fleuve, des ombres commencèrent à s'agiter. Les soldats du génie amenaient des canots pneumatiques qu'ils rangeaient contre une haie. À l'arrière, dans la forêt, les fantassins démontaient les tentes. Gnotke se leva.

– C'est bientôt l'heure, murmura-t-il.

– Dans ta section, il y a un certain Heydebreck, dit Riederheim. Ça me rappelle, tu sais bien, en 34, la révolte des troupes d'assaut<sup>1</sup>, le manchot...

1. La Nuit des longs couteaux (*NdÉ*).

– J’aime mieux ne plus y penser. Oui, c’est même nom, la même famille, le Vieux était son oncle, je crois.

Un souvenir horrible – une nuit chargée de nuages, des flots de sang qui coulaient, et c’était comme leur propre sang, la moitié de son groupe, la moitié de ses propres camarades... Un nuage cachait la lune, des moutons bêlaient, car la boucherie avait lieu dans les abattoirs... Cela s’était passé à Berlin, et aussi à Munich. Le chef régional des milices de Poméranie – leur chef – avait été fusillé à Munich.

– Donc, ce Heydebreck, c’est le neveu ? insista Riederheim.

– Puisque je te le dis. Enfin, je suppose, je ne veux plus en entendre parler, fiche-moi la paix avec ces vieilles histoires !

Le visage crispé, Gnotke se détourna et partit rejoindre sa section. Riederheim le suivit du regard.

– Celui qui a vu couler le sang des camarades sera aussi capable de verser le sang des autres, remarqua-t-il. Sans cette nuit... comment aurions-nous trouvé la force de supporter tout ce qui est venu après, et tout ce qui viendra encore...

Feierfeil et Riederheim faisaient partie du gros de la compagnie, le premier comme estafette, le second comme chef du groupe principal. En hâte, ils se dirigèrent vers le point de rassemblement. Le capitaine Boblinck donna lecture de la proclamation du Führer, puis les hommes prirent position dans les fourrés bordant la berge.



Vilnius, Daugavpils, Riga, Białystok, Minsk, Gomel, Kiev, Odessa, Sébastopol, et d’autres villes moins importantes de la Russie occidentale, étaient les premiers objectifs assignés aux escadres de bombardiers et de Stukas que la Luftwaffe avait concentrées en Prusse-Orientale et en Pologne. L’unité stationnée à Radom était chargée de détruire les terrains de

Białystok jusqu'à Minsk. L'escadrille du capitaine Scheuben devait en outre bombarder certains bâtiments dans le centre de Białystok. Les équipages des onze appareils – des Stukas, c'est-à-dire des bimoteurs Junkers 88, chacun avec un personnel de quatre hommes – entouraient leur chef.

Scheuben venait de leur dire les grandes lignes de la mission à accomplir et était en train de compléter ses instructions à l'aide de la carte étalée sur une table.

– Résumons : nos objectifs sont, d'une part, les avions ennemis alignés sur le terrain de Białystok, et d'autre part, plusieurs bâtiments dans le centre de la ville. Nous aurons l'honneur de partir les premiers. Le commandant de l'escadre fait partie de la deuxième vague. Vous avez déjà étudié les photos aériennes. Remarquez, derrière le terrain, le vaste parc qui se poursuit jusqu'au centre. C'est là, dans ces grands immeubles qu'est installé l'état-major d'une armée soviétique. Ces photos ont été prises il y a plusieurs mois. Vous voyez que les pilotes de reconnaissance n'ont pas attendu la guerre pour faire du bon travail. À présent, c'est notre tour ! Ceci dit, encore une chose : la proclamation du Führer !

La lecture fut difficile, coupée continuellement par le fracas des moteurs que les mécaniciens vérifiaient pour la dernière fois. Sans cesse, Scheuben était obligé de s'interrompre pour attendre, pendant vingt ou trente secondes, que le vacarme se fût apaisé.

Dans la tente parcimonieusement éclairée, les visages ressortaient à peine sur la toile grise des parois. Des garçons de vingt à vingt-cinq ans – l'un d'eux, l'aspirant von Ense, n'en avait même pas encore dix-neuf. Scheuben lui avait permis de piloter un appareil, cela allait être sa première mission contre l'ennemi, quoique, songea le capitaine, le gamin eût pu se contenter pour ses débuts d'un poste d'observateur. Et après ! il meurt d'envie d'écrire à toute sa famille qu'il a

fait sa première sortie de guerre. Scheuben souriait tout en scandant les dernières phrases de la proclamation.

Dehors, le hurlement des moteurs s'était tu. Scheuben replia la feuille et s'assit sur la table.

– Eh bien, les enfants, fit-il d'un ton amical, la voilà enfin, la fameuse guerre fraîche et joyeuse. Finies, ces odieuses corvées au-dessus de l'Angleterre, ces interminables sorties nocturnes où il fallait chercher son chemin à tâtons jusqu'à Newcastle. À présent, nous allons voir du pays, et... – il coula un regard paternel vers von Ense. Nos bleus pourront, eux aussi, gagner leur insigne de vol en première ligne.

Maintenant, parlons métier. Nous allons donc avoir affaire aux Russes. Ceux d'entre vous qui étaient en Espagne, dans la légion Condor, ont déjà eu l'occasion d'affronter les aviateurs soviétiques. Quant à leurs appareils, les Rata<sup>1</sup> – vous en connaissez la silhouette, n'est-ce pas –, je puis seulement vous dire ceci : soyez prudents. Cet appareil a une vitesse sensiblement égale à la nôtre, mais il grimpe extrêmement bien. En Espagne, les Russes préféraient attaquer de front, et de bas en haut. Par conséquent, il faut que l'observateur et le mitrailleur soient constamment sur le qui-vive !

Il se tourna vers l'entrée de la tente où venait d'apparaître le mécanicien-chef Mahnke.

– Vérification des appareils terminée. Tous sont en état de vol, mon capitaine, annonça Mahnke avec une fierté légitime – il était en effet plutôt rare que tous les appareils sans exception fussent en état de décoller.

– Merci, Mahnke. Eh bien, messieurs, je n'ai plus rien à ajouter. Je décollerai à 2 h 30. L'escadrille se groupera derrière moi. Bonne chance à tous ! À vos coucous !

1. L'avion de chasse Polikarpov I-16, surnommé « Rata » (« rat » en espagnol) depuis la guerre d'Espagne (*NdÉ*).

Le lieutenant-colonel Vilshofen était assis à côté du chauffeur. Même en fermant les yeux, il voyait encore la route brutalement éclairée par les projecteurs de sa voiture. Ou plutôt, il croyait la voir – il roulait depuis si longtemps...

Ils avaient quitté Berlin à deux heures de l'après-midi. À présent, sa montre indiquait de nouveau deux heures – mais deux heures du matin. Cependant, il était obsédé non seulement par ce ruban grisâtre dont l'interminable déroulement lui semblait se poursuivre à travers son corps, mais aussi par un souvenir tenace et ennuyeux dont il n'arrivait pas à se débarrasser. C'était comme un film exaspérant – les fastidieuses réceptions de visiteurs étrangers, parfois aussi d'industriels, de banquiers, d'armateurs allemands, qu'en sa qualité de chef d'une section technique au G.Q.G. il était chargé de piloter, de renseigner, d'impressionner. Plus exactement, c'était le texte qu'il devait alors débiter, texte cent fois répété et qui simplifiait les problèmes les plus complexes de façon vraiment insupportable.

Le dernier visiteur avait été un haut personnage finlandais, l'avant-dernier un Slovaque...

Non, songeait Vilshofen, je ne marche plus!

Nous avons, nous avons, nous avons... Primo, secundo, tertio... Nous avons donc primo le groupe d'armées du Centre, secundo le groupe d'armées du Nord, tertio le groupe d'armées du Sud. Disposés de la mer Baltique à la mer Noire. Premier objectif le Dniepr, puis une poussée en direction de Moscou, et plus loin jusqu'à l'Oural. Dans le Sud: poussée vers la Crimée, le Caucase, la Caspienne, et plus loin jusqu'en Asie centrale.

Voilà pour le plan général.

Imaginez, messieurs, cette masse gigantesque de territoires,

et les problèmes démesurés que posera l'approvisionnement de nos troupes ! Mais nous avons tout prévu ! Nous avons créé une organisation à l'échelle des difficultés... – et c'est alors le ballet des chiffres : des camions, encore des camions, toujours des camions. Rendez-vous compte, messieurs, nous ne disposerons d'aucune voie ferrée – il faudra d'abord les adapter au gabarit allemand –, pratiquement pas de chemins carrossables, et quant aux routes, il faudra les construire ! Mais nous avons, et nous avons encore... nous avons surtout le génie organisateur allemand ! Le monde verra des miracles !

Nous avons également préparé l'administration des régions occupées. Nous avons créé des commissariats d'État, placés sous l'autorité de la Wehrmacht. Nous avons le commissariat de l'Est, le commissariat de l'Ukraine (les commissaires sont déjà nommés), le commissariat du Caucase (le titulaire et ses services sont provisoirement installés à Munich), le commissariat de Moscou (titulaire et services provisoirement à Coblenche), le commissariat de l'Oural (dont le titulaire vient de prendre ses fonctions à Francfort-sur-l'Oder).

Avant tout, nous avons le plus grand stratège de tous les temps, l'organisateur le plus génial de l'Histoire, notre chef suprême, le Führer ! Nous avons tous les moyens, militaires, économiques, techniques, pour exploiter au profit de l'Allemagne les ressources des énormes territoires à conquérir. Du minerai, du pétrole, du charbon...

Parce que, au fond, c'est de cela qu'il s'agit : une exploitation entreprise sur une échelle inconcevable, encore jamais atteinte ! Prendre tout, absolument tout ce qu'il y a à prendre. Quant à savoir ce que nous apporterons à ces pauvres gens... Évidemment, sur ce point, on n'est pas encore bien fixé. Pour l'instant, nos Excellences se creusent la cervelle pour trouver quelque chose. Enfin, ça ne regarde pas les visiteurs. Alors, messieurs, si vous voulez bien me suivre, nous allons passer dans la section des liaisons (téléphone, bélinogramme, T.S.F.)



dont le chef, le général X. Y. von Z., se fera un plaisir de vous exposer le fonctionnement de ses services.

Ensuite, conférence du chef des approvisionnements du haut commandement.

Ensuite, thé à la villa du commandant suprême...

Et cela se répétait, jour après jour, au G.Q.G. de l'armée, à Zossen, près de Berlin, et cela allait continuer au nouveau Q.G. du Führer, en Prusse-Orientale. Hier un Finlandais, avant-hier un Slovaque, demain ce sera peut-être M. Antonescu de Bucarest, et après-demain l'ambassadeur du Japon. En tout cas, ce mélange de réalité et de fantaisie délirante, assaisonné de lauriers prématurés et servi comme plat de propagande c'est peut-être très savoureux, cela correspond peut-être aux nécessités de l'heure seulement, je ne marche plus!

– Non, je ne marche plus! fit le lieutenant-colonel Vilshofen à haute voix, formulant sa pensée de façon si soudaine que ses compagnons de voyage, un capitaine et le petit aide de camp, furent brusquement tirés de leur demi-sommeil. Mais comme Vilshofen n'ajoutait rien, le capitaine jugea inutile d'engager une conversation. C'est probablement, songea-t-il, la monotonie de ce long trajet qui énerve le lieutenant-colonel.

La voiture faisait partie d'une longue colonne de véhicules. C'était en quelque sorte l'avant-garde du haut commandement en cours de déménagement : le gros des services suivait par plusieurs trains spéciaux. À présent, le voyage de Berlin jusqu'à ce coin perdu de la Prusse-Orientale touchait à sa fin. Déjà, les voitures avaient quitté la grande route et roulaient sur la piste récemment construite par l'Organisation Todt. À gauche et à droite s'étendait une belle forêt de haute futaie. Des ponts de troncs dépouillés de leur écorce franchissaient plusieurs ravins. Un chevreuil, pris dans le double cône aveuglant des phares, courut devant la voiture jusqu'au moment où le chauffeur, baissant ses lumières, libéra la bête

du charme maléfique et lui permit de bondir sous le couvert protecteur des arbres. Un lac aperçu par une échappée reflétait les premières lueurs de l'aube. Puis, ils arrivèrent au barrage extérieur. Les sentinelles d'un bataillon de sécurité examinèrent les laissez-passer. Encore quelques centaines de mètres, et la route se divisait. Sur un poteau indicateur, on lisait d'un côté le mot «Fritz» et de l'autre «Source». C'étaient les noms de code pour le service des opérations et les approvisionnements. La voiture s'engagea dans le chemin menant aux bâtiments de «Source». Un véritable camp de baraquements et d'abris bétonnés, caché au beau milieu de la forêt. Des ordonnances se précipitèrent, ouvrirent les portières, s'emparèrent des valises et conduisirent les officiers à leurs chambres.



Souriant, le lieutenant Vogel examina son nouveau domicile. Il se pencha sur la table où, sous une plaque de verre, un plan indiquait tous les détails de «la Brèche aux loups<sup>1</sup>», le G.Q.G. édifié en Prusse-Orientale pour les besoins de la campagne de Russie.

Formidable, songea Vogel, tout simplement formidable! Des routes macadamisées, tout un réseau de chemins et de sentiers, des voies ferrées, des terrains d'aviation, des maisons parfaitement camouflées et, juste devant sa fenêtre, des arbres vénérables, le sol de la forêt ratissé comme dans un jardin et cette chambrette charmante, étroite comme une cabine de paquebot, aux murs boisés, avec un petit placard et un grand tiroir sous la couchette, l'électricité, l'eau courante. Une véritable armée avait peiné dans le plus grand secret

1. Plus communément appelé aujourd'hui «Tanière du loup» (*NdÉ*).

– les hommes de l’Organisation Todt et les gars du Service obligatoire du travail – pour faire sortir du sol, en l’espace de quelques mois, cette merveille ignorée du monde. Et tout portait la marque d’un esprit grandiose, profond, exceptionnel. Bref, le Führer était un magicien !



Le capitaine Wendling fit la moue et se tourna vers son ordonnance.

– Tu es sûr que c’est ma chambre ? On est plutôt à l’étroit, et ça sent encore la peinture, on a peur de rester collé au mur...

– C’est encore frais, mon capitaine, mais c’est du vernis, ça sèche immédiatement, sous le pinceau.

– Ah bien. En avant, Müller, déballons. Commencez par suspendre le pantalon long, et attention à mes chemises...

– Je vous demande pardon, mon capitaine, mais il doit y avoir un grand souper, et on a demandé aux ordonnances d’aider à dresser la table. Si vous le permettez, je pourrais déballer pendant que vous serez dans la salle à manger ?

– Entendu. De toute façon, à deux dans cette carrée, on ne peut guère bouger. Tu n’as qu’à filer.

Resté seul, le capitaine Wendling, tout en se savonnant les mains, fit du regard le tour de sa chambre. Décidément, c’était minuscule, mais, après tout, comme séjour d’été, ça pouvait aller. Quartier d’été, guerre d’été, guerre éclair qui serait terminée avant la fin de l’été, c’était bien comme cela qu’il fallait voir les choses !

Le lieutenant-colonel Vilshofen avait fait un brin de toilette et, ayant rangé ses affaires, disposait ses cartes de Pologne et de Russie sur la table.

Donc, demain viendra M. Antonescu de Bucarest, puis M. Franco de Madrid, ensuite peut-être, amené du fin fond de l'Arabie Heureuse, le Maître de tous les croyants. Alors, messieurs, nous avons, nous avons encore, nous avons toujours... Seulement, moi, je n'ai pas, primo, de dispositions pour jouer au camelot de boulevard; secundo, la moindre envie de jouer ce rôle; tertio, abandonné la section diplomatique pour débiter chaque jour les mêmes sornettes. Évidemment, il me reste l'espoir des blindés : après tout, ce n'est pas par désœuvrement que je me suis appliqué à apprendre le maniement technique et tactique du char de combat!

Officier de carrière, aux épaulettes tressées d'argent, avec l'étoile d'or sur fond rouge, breveté d'état-major en 1941, parti pour l'idéal d'une « plus grande Allemagne », et pourtant, il était encore un personnage bien petit, perdu parmi des milliers d'autres dont la masse confuse occupait le premier plan de la scène. En revanche, Vilshofen avait constamment l'impression de sentir dans son dos la cathédrale d'Ulm, sa ville natale – symbole de plusieurs siècles de fierté municipale et de travail acharné. Et il y avait encore un autre symbole toujours présent dans son esprit, la marque de fabrique d'une usine d'Ulm – marque qui, sous trois générations de Vilshofen, était devenue le symbole de l'essor industriel et de la stricte probité commerciale. En somme, songea-t-il, c'est encore de cela qu'il s'agit en ce moment – ce n'est pas la persuasion ni la propagande grandiloquente, mais uniquement la qualité qui ouvre à un produit les marchés mondiaux et lui vaut une réputation universelle. *Une bonne marchandise s'impose d'elle-*

*même!* Or, ici, je fais tout simplement de la publicité pour quelque chose qui n'existe pas encore. Quant à tout ce que nous avons, notre fabuleux actif, il faudra d'abord en faire la preuve, et je tiens à assister aux essais!

Par conséquent, il me faut un commandement au front!

Le patron avait dit non. Pas pour l'instant – plus tard, peut-être, on en reparlera... Mais il y a trois mois de cela; alors, il est temps d'en reparler.

– Le souper est servi, mon colonel. Le souper est servi, mon capitaine... est servi, mon lieutenant!

Les trois officiers sortirent, s'engagèrent dans un sentier couvert de gravier jaune et, toujours à l'abri des arbres, gagnèrent le mess. Une grande table attendait ces messieurs de l'avant-garde du haut commandement.

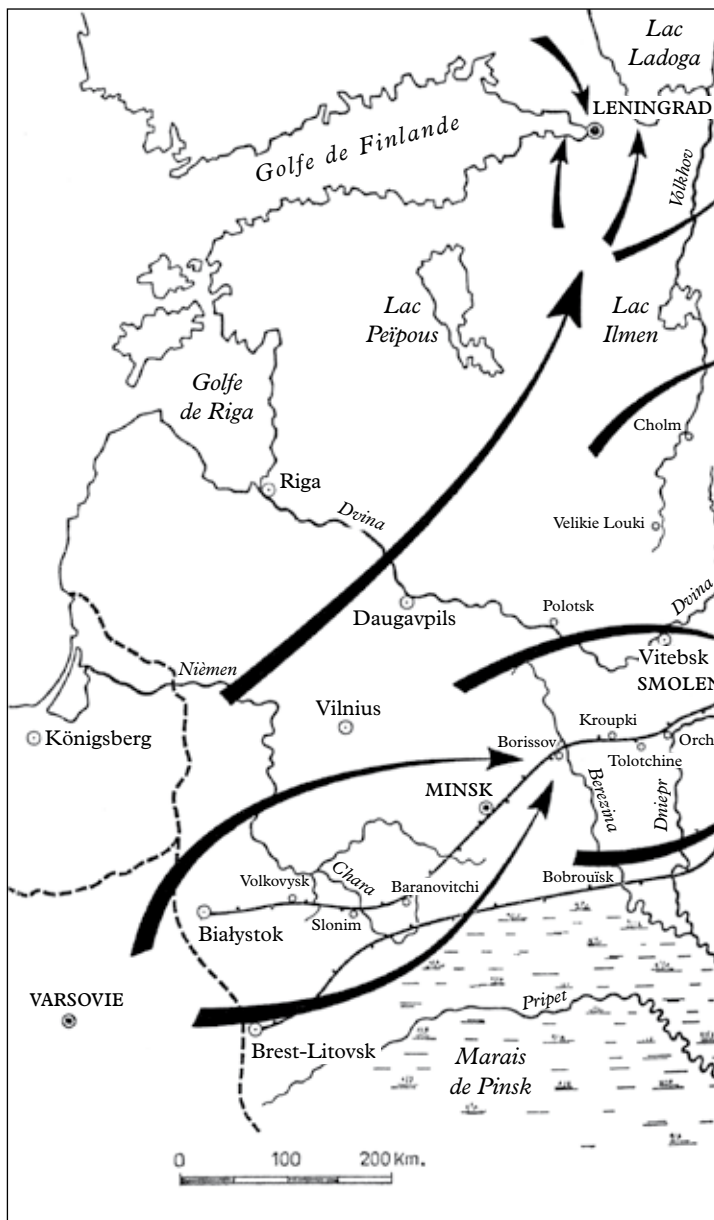
Ils avaient à peine terminé le premier plat quand un vrombissement puissant ébranla l'atmosphère. C'étaient les escadres des bombardiers et des Stukas qui, survolant la forêt, prenaient progressivement de la hauteur.

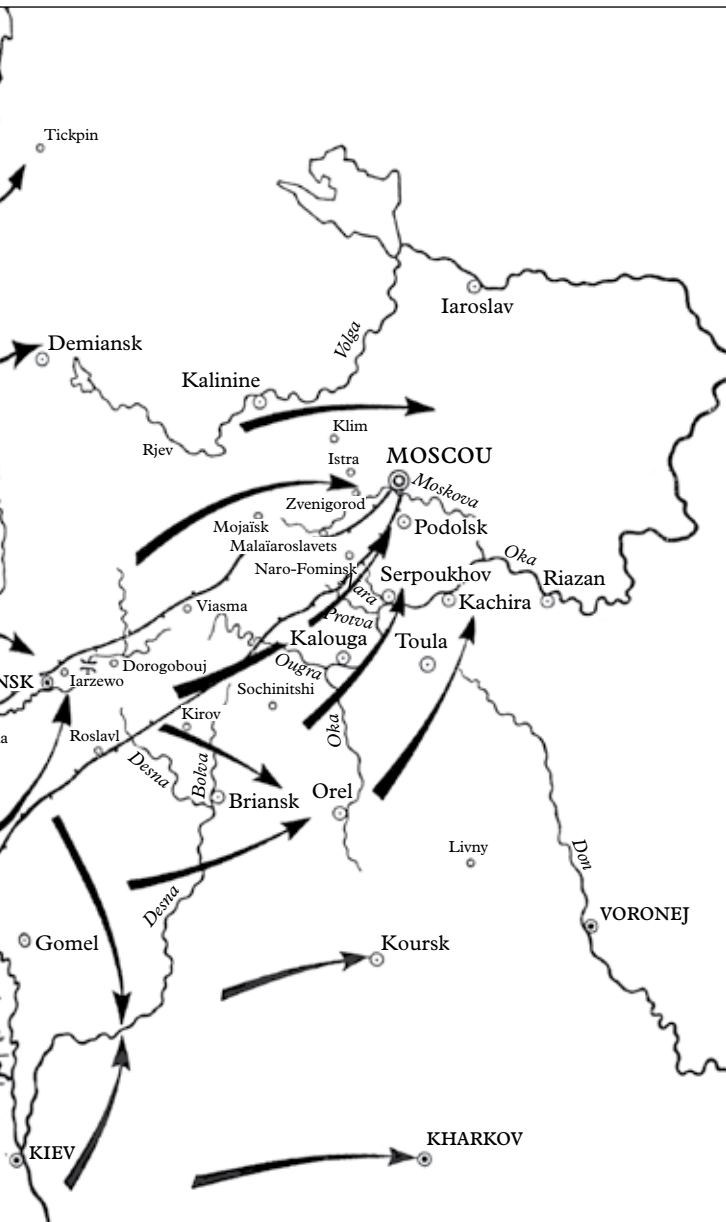
– Il leur reste combien de temps jusqu'à la frontière? demanda le lieutenant Vogel à un capitaine de l'État-Major de la Luftwaffe.

– Ils ont encore quatre-vingts kilomètres à faire. Cela représente une vingtaine de minutes. Le franchissement de la frontière est fixé à 3 h 04.

Un officier de blindés se tourna vers Vilshofen.

– C'est maintenant que vous devriez entreprendre le patron. Si vous arrivez à le retourner, on pourra vous caser tout de suite. Je vous trouverai une unité de chars, seulement il faudrait faire vite. Pour chaque commandement, il y a au moins trois candidats.





Offensive allemande

Les pilotes avaient mis leurs casques. À chaque pas, le parachute, bouclé à la ceinture, leur battait les cuisses. En pénétrant sur le terrain, ils eurent l'impression de s'aventurer dans un néant immense. On n'entendait plus le moindre bruit. Au bout de quelques mètres, les tentes qu'ils venaient de quitter et même le hangar servant d'atelier étaient devenus invisibles, happés par la brume. Une grande chienne, un berger allemand, trottait à côté du groupe. Elle flaira l'aspirant von Ense qui participait pour la première fois à cette sortie matinale, puis, faisant demi-tour, retourna à la tente pour alerter le capitaine Scheuben.

– J'arrive, Rita, j'arrive. Il s'agit de Conchita, tu comprends... Évidemment, j'aurais peut-être mieux fait de ne pas épouser une fille qui s'appelle Conchita. Enfin...

Scheuben plia une lettre reçue la veille et la glissa dans sa poche. Il mit son casque, attacha son parachute à la ceinture et rejoignit ses hommes.

Les appareils étaient prêts. De l'extérieur, on ne voyait pas les bombes. Les ailes étaient repeintes, et les bandes jaunes du fuselage brillaient d'un éclat mat.

– Ils sont magnifiques, nos coucous, remarqua Scheuben. On aurait envie de les caresser.

L'adjudant Mette, chef du personnel rampant, le regarda d'un air de reproche. Scheuben haussa les épaules – il avait vraiment assez de soucis comme cela ! Il savait – tout le monde savait – que, depuis la campagne de France, l'adjudant rêvait de prendre part à une mission. À présent, une nouvelle campagne s'ouvrait, et une fois de plus, l'adjudant voyait ses espoirs déçus.

– Dans quelques jours, peut-être, grommela Scheuben. Ayez encore un peu de patience, mon vieux.



Il s'approcha de son appareil. Le radio était déjà installé dans sa cabine et tripotait ses cadrans. L'observateur et le mitrailleur arrière attendaient leur chef qui était, en même temps, celui de l'escadrille. Avant de grimper à bord, Scheuben enleva un gant pour poser sa main nue sur la tête de la chienne. Conchita est de plus en plus difficile. Mais garde ça pour toi, Rita... La chienne frotta son museau contre la paume tiède et l'enfonça dans l'échancrure de la manche. Scheuben lui sourit et se hissa dans l'appareil. Mette referma la portière. Scheuben poussa un soupir et se laissa aller contre le dossier de son siège. À sa droite, à sa gauche, partout sur le terrain, éclatait le tonnerre croissant et décroissant des moteurs qui démarraient. D'un geste machinal, Scheuben déclencha, lui aussi, une tempête qui souleva la poussière et déchiqueta des volutes de vapeur blanchâtre.

Cette sacrée Conchita... vraiment, elle est impossible! Elle ne pense donc pas à lui, à sa carrière! L'arrogance bornée de ces officiers – comment peut-elle employer une expression pareille! Elle a dû la ramener de Hambourg – à l'époque, elle se tordait de rire en voyant «se tortiller» les camarades de son fiancé. Bien sûr, ils se pavanaient un peu trop dans leurs beaux uniformes, surtout le gros commandant avec sa femme bizarre – il lui avait fait les yeux doux, le vieux beau –, il aurait été content de peloter cette jolie fille! Mais, tout de même, se moquer aussi férocement des camarades et des supérieurs de son mari! À Hambourg, écrivait-elle, c'était autre chose: chez son père, et chez les amis de son père, elle rencontrait des «hommes», pas seulement des uniformes.

À présent, le vacarme assourdissant des moteurs se fondait en un vrombissement puissant, l'expression de la force encore contenue. Des mécaniciens, en combinaison foncée, couraient dans tous les sens. Un officier portant à la main le drapeau de décollage sortit de la brume. D'un coup d'œil rapide, Scheuben vérifia l'heure: 2 h 30. Il accéléra, et l'avion

s'ébranla, roula vers la piste de départ, encadré par ses deux « chiens de garde ».

Cela devait arriver – Conchita avait fini par se faire remarquer, et cela juste au moment où la direction du personnel devait prendre des renseignements sur lui, à son ancienne unité, avant d'approuver sa mutation à l'Académie d'aviation militaire ! Quelle idée d'écrire des lettres pareilles – elle savait pourtant qu'en temps de guerre tout le courrier passait par la censure ! Nom d'un nom... L'officier leva son drapeau. La piste était libre. L'appareil se mit en mouvement, contre le vent – mille mètres, douze cents mètres –, puis Scheuben accéléra à fond, et le Stuka décolla, imité par les chiens de garde. En bas, le sol se déroula comme un interminable ruban : déjà, les ailes passaient au-dessus des arbres. Derrière lui, les autres appareils décollèrent, toujours trois par trois – la seconde escadrille, la troisième, le groupe entier. Virant à gauche, ils firent le tour de l'immense terrain. Ah, cette Conchita – il va falloir parler très sérieusement au Vieux, retranché dans son bureau de Hambourg... À présent, l'escadre au grand complet avait pris l'air. Tournant toujours à gauche, les appareils, à chaque cercle accompli, se vissaient davantage dans le ciel. Un tourbillon ascendant en aluminium, en acier, en essence, enveloppé dans son propre fracas. Et à la même minute, des tourbillons semblables s'élevaient au-dessus des terrains de la Prusse-Orientale, de Varsovie, de Lublin, de Ploiești. À quatre mille mètres d'altitude, les escadrilles abandonnèrent leur mouvement tournant. Lancées à trois cents kilomètres-heure, elles foncèrent vers l'est, orage d'apocalypse sur la plaine épouvantée.



La forêt ne paraissait plus une masse informe, bleu et mauve. À présent, on distinguait des troncs, des milliers de branches soutenant l'épaisse voûte du feuillage. Dans une clairière, un bouleau à l'écorce blanche et aux feuilles tendres semblait né à l'instant même, de la vapeur chargée de rosée.

Sous ce bouleau, trois hommes bavardaient.

– Eh bien, nous voilà encore en guerre, une fois de plus.

– En tout cas, on sait maintenant pourquoi nous avons formé, en France, la batterie «hippo».

– Quand on pense à tout ce qu'ils nous ont fait faire ! D'abord, on nous équipe de canons de montagne et de mulets, pour le débarquement en Angleterre, et maintenant on nous donne des 105 et des bourrins.

– Ce que tu peux nous courir avec tes bourrins ! Tu ne peux pas dire des chevaux, comme tout le monde ?

– Si tu y tiens ! Au fond, tout un chacun tient à ses chevaux.

En effet, tout un chacun tenait à ses chevaux – et cette manie de propriété avait mis en colère tout le régiment à l'époque où le commandant de la division avait organisé une véritable rafle dans toutes les écuries pour constituer la fameuse batterie montée. Le général Bomelbürg voulait que sa batterie fût à la fois la plus mobile et la plus belle de toutes. Et il voyait grand : vingt-quatre chevaux de trait pour les canons, seize pour les fourgons à munitions, autant pour les roulantes et les voitures de ravitaillement qu'il fallait atteler à quatre, plus dix chevaux de selle. Par-dessus le marché, les chevaux de trait devaient être capables de suivre à peu près l'allure des chevaux de selle, et quant aux attelages, ils devaient être constitués, autant que possible, de bêtes de même couleur. Bien entendu, il fallait également réunir une quantité plus que suffisante de harnais, bottes, selles, couvertures. Jusqu'aux

hommes qui devaient être en surnombre – pour remédier à des défaillances éventuelles.

Telle avait été la volonté de Bomelbürg, et les officiers n'avaient eu qu'à s'incliner. Encore fallait-il organiser cette maudite batterie presque du jour au lendemain. L'inspection de la nouvelle unité, quelques jours après la mise en route de sa formation, avait été une histoire absolument folle. Cela se passa en France, au château de la Guerche. Un dimanche matin, le lieutenant Langhoff, chef de la future batterie, fut demandé au téléphone.

– Alors, mon vieux, comment cela va-t-il, chez vous ? fit la voix du général. Et alors, ma batterie montée ?... Ah, bon, vous travaillez ferme ! Vous avez déjà commencé les exercices de terrain ?... Très bien, très bien. Dans ce cas, il sera peut-être bon que je l'inspecte, hein, cette batterie ?

– Certainement, mon général. Quel endroit jugez-vous indiqué ?

Comme Bomelbürg hésitait, Langhoff, consultant rapidement la carte, choisit une colline où la route, relativement escarpée, imposait forcément une allure modérée.

– La côte 125, par exemple, mon général ? suggéra-t-il.

– Parfait. Donc, à la côte 125. J'y serai demain à onze heures.

Du coup, il n'était plus question de repos dominical. Tout l'état-major du régiment fut alerté. Comme, après seulement dix jours d'entraînement, les hommes de la nouvelle unité savaient tout juste se maintenir en selle, on emprunta aux autres batteries, au train des équipages et aux sections de liaison, des soldats capables de monter convenablement à cheval. Ce fut cette troupe hétéroclite que l'on présenta le lendemain au général. Et le général se montra enchanté.

– Mon cher ami, toutes mes félicitations ! La façon dont ces garçons se sont familiarisés avec leurs bêtes, après une aussi brève préparation, absolument remarquable. Évidem-

ment, ça ne vaut pas la batterie montée que je commandais autrefois, à Potsdam. Vous ai-je dit qu'on l'appelle encore aujourd'hui la « batterie Bomelbürg » ? Mais, quand même, c'est remarquable, absolument remarquable !

C'était à cette inspection, près du village de la Guerche, que pensaient les trois hommes. Ils en riaient encore.

– Au fond, fit l'un d'eux, on n'aurait pas eu besoin de se donner tant de mal. De toute façon, le Vieux ne voit qu'à quelques centimètres – le bout de son nez, et encore !

– C'est exact. Depuis qu'il a reçu cette balle dans la tête, il ne distingue que des ombres. Quand il étudie la carte, il lui faut des lunettes et une loupe d'horloger.

– C'est bien ce que je dis. De toute façon, il n'aurait vu ni les chevaux ni les cavaliers.

– Il n'a pas besoin de voir pour se rendre compte. Pour ces choses-là, il a une sorte de sixième sens. Regardez, il commence à faire jour.

– Eh oui, ça ne va plus tarder, maintenant.



Debout devant le périscope, Langhoff surveillait la rue du village. Une femme qu'il voyait distinctement se penchait sur le puits. Elle remplit deux seaux, les accrocha aux extrémités d'une planche qu'elle posa sur ses épaules et s'éloigna d'un pas chancelant. Langhoff jeta la cigarette qu'il venait d'allumer et regarda sa montre. Encore trois minutes jusqu'à l'attaque...

– Prêt à faire feu ? demanda-t-il sans se retourner.

Le soldat Kuzmian, assis devant le téléphone de campagne, répéta la question, puis transmit à son chef les réponses reçues.

– Premier groupe prêt... second groupe prêt...

Un grondement lointain s'enfla jusqu'à devenir un tonnerre ininterrompu. Le ciel vibrat au passage d'une escadrille de bombardiers qui survolait la forêt, cap à l'est. Le tonnerre persista durant une bonne minute avant de s'éloigner vers l'horizon.

– La batterie est prête, mon lieutenant, annonça le brigadier-chef Lemke.

Langhoff hocha la tête. Un dernier regard sur sa montre...

– Batterie, feu! commanda-t-il.

La quadruple lueur des départs, l'âcre fumée, le fracas de quatre gueules d'acier, le retour à peine assourdi de l'écho...

– Batterie, feu!

Le recul des canons, les départs, l'écho... Le deuxième et le troisième écho n'étaient déjà plus celui de quatre coups. Dans le bois voisin, une batterie de 105 avait, elle aussi, ouvert le feu. Plus loin se tenaient d'autres batteries – obusiers, mortiers, lance-mines. De l'arrière venait le grondement de l'artillerie sur rail. Et à des intervalles plus longs, le « gros Charles », l'énorme canon de 600, faisait éclater ses déflagrations de fin du monde. Le « gros Charles » tirait par-dessus le fleuve, le village et la plaine, sur la citadelle de Brest.

En l'espace de quelques secondes, le front de la campagne de Russie s'était ouvert – un seul mur de feu allant de la Baltique à la mer Noire. Le départ et l'arrivée des coups se confondaient, se poursuivaient à l'infini. Le train de la grande aventure était parti, emportant un peuple entier qui, bon gré mal gré, avait pris place dans les wagons.



On dirait des oies sauvages qui volent dans la nuit, songea l'adjudant Riederheim quand les premiers obus sifflèrent au-dessus de la compagnie dissimulée sous les arbres. À la

deuxième salve, il éprouva le besoin de formuler cette comparaison à haute voix :

– Cela me rappelle la chanson *Des oies sauvages volent dans la nuit*, confia-t-il au caporal Feierfeil, son estafette, qui était couché à côté de lui.

– Primo, ce ne sont pas des oies, secundo, il fait déjà jour, grommela Feierfeil. Ceci dit, je voudrais bien savoir où a pu passer cet animal d’Auguste.

Il était chargé de maintenir le contact visuel avec la 1<sup>re</sup> section, postée dans les fourrés à la lisière de la forêt, et son chef, le sergent Auguste Gnotke. Or, Gnotke, accroupi jusqu’alors derrière un arbre, avait brusquement disparu. Feierfeil était ennuyé et perplexe.

L’image poétique des oies sauvages paraissait en effet singulièrement mal choisie. Les bois, les bosquets, les dépressions situées à l’arrière retentissaient d’un fracas continu. Et tout autour des hommes allongés par petits groupes sur le sol humide tiraient des pièces légères – lance-flammes dont les jets spasmodiques arrosaient le village sur l’autre rive, canons antichars de 37 dont les traceuses s’enfonçaient dans la tour de garde russe, mitrailleuses dont les gerbes fouillaient méthodiquement les roseaux. Un arsenal effrayant qui soulevait et broyait le paysage.

– Cette fois, nous y sommes, hein, Émile, fit Riederheim.

– Eh oui, cette fois, nous y sommes, approuva Feierfeil.

Il venait de découvrir le sergent Gnotke, couché dans les hautes herbes, à côté du caporal Heydebreck. La compagnie, à plat ventre dans les fourrés, occupait la lisière de la forêt. Devant eux, une étroite bande de prés, large d’une vingtaine de mètres, descendait en pente douce jusqu’au Bug. Sur la rive opposée, bordée de buissons et d’arbres rabougris, s’étendaient des champs de seigle et d’avoine. Les maisons du village de Shouraveka serraient leurs toits de chaume autour d’une église en pierre, au clocher trapu.

Brusquement, ce tableau paisible fit éruption, tout à fait comme un volcan. Des champignons de fumée jaune jaillirent des masures, des fontaines de boue giclèrent et retombèrent lourdement. D'un banc de nuages noirs courant au ras du sol montèrent des flammes avides.

Pendant dix minutes, le feu des armes de tout calibre se concentrait sur le village. Puis le barrage fit un bond en avant pour écraser des objectifs plus éloignés.

Ce bond constituait, pour la compagnie, le signal de l'attaque. Tous les ordres étaient donnés, chacun savait donc ce qu'il avait à faire. Les soldats du génie mirent à l'eau les canots pneumatiques. Les fantassins y montèrent. À l'avant et à l'arrière de chaque embarcation se tenait un pionnier armé d'une godille.

Cette eau sombre, opaque – à quoi bon réfléchir, seulement, on réfléchissait quand même ! C'était donc ce fleuve au courant rapide que le destin avait choisi comme ligne de partage ! La vie – celle qui valait la peine d'être vécue – restait sur la rive occidentale. Cette rive où pourrait se tenir Anne-Marie, agitant son mouchoir, comme elle l'avait fait à Berlin, sur le quai de la gare de Silésie. Que Dieu te protège ! lui avait-elle murmuré, d'une voix voilée par les larmes. Une protection dont nous aurions tous bien besoin à présent. Que Dieu... Les canots atteignirent la rive opposée. Berndt – le comte Tessen von Heydebreck – sauta pour s'enfoncer aussitôt dans la vase fétide. Une branche presque horizontale lui permit de se hisser sur la terre ferme. Fait curieux, aucun coup de feu n'avait été tiré contre les assaillants. Même quand la compagnie, après avoir fouillé les roseaux et buissons du rivage, s'avança en terrain découvert, il n'y eut aucune réaction ennemie.

– En avant, marche, marche !

Ils traversèrent un champ de seigle. Les instructions attribuées à la section de Gnotke comme premier objectif la



tour de guet, comme second l'église du village. Sur la gauche, la 2<sup>e</sup> section, commandée par un adjudant, se glissait à la même allure à travers la mer des épis. À une centaine de pas en arrière, suivait la 3<sup>e</sup> section, conduite par un lieutenant.

À quelques mètres de la tour gisait le corps du guetteur. Le fantassin Klotze le retourna, et ils virent un visage vigoureux, aux traits mongoliques, au teint cireux. Tout se déroula comme prévu. Les fantassins étirés en tirailleurs atteignirent le village, disparurent derrière les premières maisons. Gnotke et l'adjudant de la 2<sup>e</sup> section lancèrent chacun une fusée blanche – le signal, pour le gros de la compagnie, de changer de position.

– En avant, marche!

Le capitaine Boblinck, l'adjudant Riederheim, chef du gros de la compagnie, deux soldats et un sous-officier du service de santé montèrent à leur tour dans un canot pneumatique. Sur l'autre rive, Riederheim appela Feierfeil.

– Vite, Émile, va alerter la section des mitrailleuses lourdes. Dis-leur d'avancer comme prévu. Le chef de section me rejoindra ici.

Feierfeil, sa bicyclette sur l'épaule, se fit retraverser et pédala jusqu'à la section des mitrailleuses lourdes. Lorsqu'il fut retourné sur la rive orientale, le gros de la compagnie avait déjà disparu dans le nuage de fumée qui enveloppait le village de Shouraveka. Lentement, conduisant son vélo à la main, il prit la même direction. Dix minutes plus tard, il atteignit le village.

Seulement, le village n'existait plus. Il n'en subsistait que des vestiges. Au beau milieu de la rue se dressait une grande armoire d'où sortaient des flammes. À gauche et à droite, aux emplacements des maisons, on ne voyait plus que des cheminées bâties en grosses pierres – une double haie de cheminées grotesquement inutiles, puisqu'elles ne chauffaient plus aucune habitation. Quelques femmes étaient en train de

sauver d'humbles objets – une vieille couverture, une peau de mouton, un matelas – qu'elles traînaient dans les petits potagers derrière les maisons effondrées. Mais où diable avaient pu passer les soldats russes? Pourquoi n'avaient-ils pas tiré un seul coup de fusil? Rien, pas la moindre résistance – on leur avait pourtant dit que le village était défendu par un bataillon entier! Une jeune fille, les poings serrés sur les tempes, ne cessait de hurler : peut-être était-ce sa grand-mère, ce cadavre scalpé et sans visage qui gisait devant elle. Allons, allons, Émile, tu ne vas pas flancher, tout de même, toi, le vétéran des troupes d'assaut hitlériennes, qui as participé aux batailles de la prise du pouvoir en 1933, à la répression sanglante de 1934! N'avait-il pas vu, à cette époque-là, tant de portes d'appartements fracturées, tant de meubles jetés dans la rue! Et plus tard, si l'on mettait à part la campagne de France, n'y avait-il pas eu la conquête de la Pologne, avec son cortège d'horreurs? Eh oui, il devrait être endurci, à présent, et pourtant... ici, dans l'air frais d'une belle matinée d'été, cette puanteur de la chair brûlée, et l'on ne savait pas si c'était la chair d'une vache ou d'une femme! Décidément, il y avait des choses auxquelles l'on ne s'habitue pas : chaque fois, il fallait recommencer à lutter contre la nausée, l'épouvante, le dégoût!

L'épaisse fumée, soulevée par une brise légère, se mit à monter lentement, comme un rideau de théâtre. Un cochon, poussant des cris plaintifs, traversa la place de l'église. Un vieillard, pieds nus, les bras chargés d'ustensiles de ménage, se tenait immobile devant les décombres de sa maison. Venant du fleuve, une voiture avançait péniblement dans le sable profond. Feierfeil considéra les occupants, trois officiers d'état-major, au visage livide. Par exemple, songea-t-il, qu'est-ce qu'ils viennent faire déjà en première ligne? Il reconnut le commandant du régiment voisin, le colonel Zecke. Visible-ment énervé, le colonel se pencha vers le chauffeur :

– Nom d'un nom, vous dormez? Vous ne pouvez pas rouler plus vite? Mais la voiture conserva son allure de tortue, les roues enfoncées jusqu'aux essieux dans le sable. Tiens, tiens, pensa Feirfeil, à eux aussi, ça leur donne envie de rendre. Ça n'a rien d'étonnant. Vite, partons d'ici, sortons du village, ne plus voir ces ruines fumantes, ne plus sentir cette odeur infecte. Dans les champs, on doit pouvoir respirer...

Il trouva le gros de la compagnie derrière l'église à moitié détruite. Le capitaine Boblinck était occupé à porter des points de repère sur sa carte. Pour l'instant, les opérations se déroulaient selon les prévisions.



À l'état-major de la division, le lieutenant Hasse représentait un cas particulier. Choisi par le général dans la réserve de commandement divisionnaire et désigné comme officier d'accompagnement supplémentaire, il n'était chargé d'aucune fonction prévue par l'organisation normale de l'état-major, ce qui lui valait, lors des soirées de beuverie, le sobriquet de « chef du 36<sup>e</sup> bureau ». Cependant, Hasse avait une tâche très précise : suivre le général comme son ombre, afin de servir, à ce Bomelbürg aux trois quarts sourd et aveugle, d'appareil auditif et optique.

Les dernières semaines avant le déclenchement de l'attaque avaient été, pour l'état-major, une période de travail acharné. Logiquement, le lieutenant Hasse, officier en excédent, aurait dû passer son temps à se promener. En fait, ne quittant pas d'une semelle le général qui, lui, s'occupait de cent détails, il n'avait guère eu le temps de souffler. Si bien que la nuit du 21 au 22 juin, le lieutenant, malgré sa jeunesse, était pratiquement à bout de forces.

Encore vingt-cinq minutes, avait-il songé en sombrant

dans un sommeil si profond que, le moment venu, il n'entendit même pas le feu roulant de l'artillerie. Il aurait pourtant voulu vivre cet instant historique, en être le témoin passionné. Mais, terrassé par la fatigue, il ne s'était même pas réveillé à temps pour secouer le général.

Quand il ouvrit enfin les yeux, le soleil inondait déjà la chambre. Il s'habilla précipitamment. Dans la pièce affectée au bureau des opérations, seul le premier adjoint était au travail. Installé devant la table des cartes, l'écouteur du téléphone à l'oreille, il inscrivait les positions des diverses unités pour les transmettre ensuite vers l'arrière, au corps d'armée.

Du 100<sup>e</sup> régiment d'infanterie : Avons atteint lisière ouest Shouraveka ; pas de résistance. – Du 101<sup>e</sup> régiment d'infanterie : Avons traversé le Bug ; rencontré faible résistance au sud du petit bois triangulaire ; jusqu'à présent, aucune réaction de l'artillerie ennemie. – Un message sans fil du voisin de droite : Attaque se déroule comme prévu, résistance faible.

Hasse apprit que le général, après une dernière visite vers trois heures du matin, était allé se recoucher. Le jeune officier poussa un soupir de soulagement : il allait pouvoir en faire autant, en attendant que le Vieux le réclamât.

Lorsque, quelques heures plus tard, il revint avec le général, le P.C. avancé de la division offrait encore la même image de calme optimisme. L'adjoint continuait à porter des inscriptions sur la carte, le chef du bureau des opérations arpentaient la pièce.

– Bonjour, mon général. Voici la situation : le gros du 100<sup>e</sup> a traversé le fleuve, idem pour le gros du 101<sup>e</sup>, avance satisfaisante. La première section du régiment d'artillerie s'apprête à occuper de nouvelles positions sur l'autre rive. Jusqu'à présent, aucun accroc. Shouraveka entièrement occupé.

– Parfait. Alors, je propose de porter le P.C. plus en avant. Que penseriez-vous de Shouraveka ?

– Ma foi, je pense que ce serait vraiment prématuré, mon général.

– Ouais. Eh bien, attendons.

Mécontent, Bomelbürg tourna dans la pièce, considéra d'un air absent la carte et, sans un mot, sortit, aussitôt suivi de Hasse. Il avait toujours une sainte horreur de l'attente. Les officiers restés dans la maison entendirent une voiture démarrer brusquement. Ils n'y firent pas attention : ni le chef du bureau des opérations ni son adjoint ne songèrent à rapprocher ce bruit de l'escapade pourtant mémorable que Bomelbürg avait faite le premier jour de la campagne de France.

L'histoire de cette escapade mérite d'être racontée :

Ce jour-là, l'état-major de la division Bomelbürg était installé dans la petite ville de Wiltingen, sur la Moselle. Du haut de la colline, on dominait la vallée où l'infanterie, masquée sur ses positions de départ, attendait le signal d'attaque. Soudain, Bomelbürg se tourna vers son chef des opérations :

– Alors, mon cher Neudeck, je vais aller en vitesse jusqu'en bas, pour une dernière visite au 101<sup>e</sup> régiment.

– Voyons, mon général, nous sommes très bien placés ici pour observer tout ce qui se passe. En revanche, l'ennemi a vue sur la route, et ses guetteurs entendront le bruit de la voiture.

– On peut descendre sans moteur, puisque la route est en pente. Non, mon ami, rien à faire : je tiens à saluer mes gars avant qu'ils s'élancent pour prendre le pont.

– Mon général, je me vois obligé d'insister pour que vous restiez ici, à l'abri.

Tous les arguments, toutes les supplications se révélèrent vains. Bomelbürg sortit, passa derrière la maison et, deux minutes plus tard, disparut. Neudeck leva les bras au ciel.

– Je puis vous dire dès maintenant que nous ne le reverrons pas aujourd’hui, confia-t-il à ses adjoints.

Au bout de deux heures, le P.C. divisionnaire reçut un sans-fil énigmatique : « Général mort, demandons renforts. » Ce fut tout. Aucun détail : aucune indication précise de l’endroit où le général était tombé. Dans la soirée seulement, on apprit ce qui s’était produit. L’attaque avait été déclenchée au moment prévu. Quelques grenades avaient été lancées dans le bâtiment des Douanes. Les douaniers luxembourgeois, avertis par les troupes allemandes, s’étaient éclipsés à temps. L’infanterie avait occupé le pont, et les détachements d’avant-garde avaient foncé en territoire luxembourgeois. Bomelbürg et son aide de camp avaient été parmi les premiers à franchir la frontière. De l’autre côté de la rivière, le général avait ordonné au chauffeur de suivre un des détachements de pointe. Or, à la sortie du territoire, au fameux « triangle des trois pays », le chauffeur s’était trompé de route. L’aide de camp, ne voyant plus un seul soldat allemand, avait consulté la carte.

– Mon général, j’ai l’impression que nous nous sommes fourvoyés.

– Hum. Où sommes-nous, exactement ?

– Le village que vous apercevez un peu plus loin s’appelle Niedercorn.

– Alors, il faut prendre sur la gauche.

Ils étaient arrivés à un passage à niveau dont la barrière était fermée. Bomelbürg s’était dressé dans la voiture. « Hep, vous là-bas, ouvrez votre truc ! » Le garde n’avait pas bougé, mais de l’autre côté de la barrière, plus exactement d’une haie épaisse, était partie une fusillade nourrie. Le général, le crâne traversé par une balle, s’était effondré sur la banquette. Le chauffeur, légèrement blessé, et l’aide de camp – qui, dans son étui à cartes, conservait une copie du dispositif d’attaque – l’avaient cru mort et s’étaient enfuis à pied. Après avoir rampé dans un interminable champ de

betteraves, ils avaient retrouvé un détachement de pointe et, ayant complètement perdu la tête, avaient passé par T.S.F. ce message imprécis. Un peu plus tard, l'aide de camp, s'étant ressaisi, avait groupé quelques hommes, donné l'assaut à la maison du garde-barrière et trouvé, sur le lit du cheminot, le général ensanglanté. En entendant la voix de l'aide de camp, Bomelbürg, sortant de sa torpeur, parvint à balbutier quelques phrases hachées.

– C'est vous ? Allez-vous-en. Vous êtes un lâche, vous avez abandonné votre général au moment du danger. Fichez-moi le camp.

Une ambulance l'avait transporté à Trèves. Personne ne croyait le revoir vivant. Mais cinq mois plus tard, il avait rejoint sa division, stationnée à La Guerche, en Normandie. Le chef suprême de l'armée, touché par l'entêtement farouche du vieux soldat, avait accepté de lui rendre son commandement.

À première vue, Bomelbürg paraissait gravement diminué. La balle était entrée à la racine du nez, juste entre les yeux, avait pénétré dans la base du crâne, mais sans atteindre le cerveau, et était ressortie légèrement en arrière, vers la droite. Blessure singulière qui entraînait des troubles graves de la vue, de l'ouïe, du toucher et de l'équilibre. D'un œil, Bomelbürg ne voyait plus du tout ; de l'autre, il distinguait tout juste des ombres. Très affecté par ces infirmités, furieux de se savoir défiguré, il était cependant hanté surtout par un regret étrange – hanté à un tel point qu'il n'avait pu s'empêcher, lors de son retour à la division, de s'en ouvrir à un de ses officiers.

– Ah, mon petit Langhoff, quelle misère ! Avouez que vous avez failli ne pas me reconnaître !

– Mais voyons, mon général, ces petites cicatrices ne vous changent guère.

– Ouais. Très gentil à vous de me dire ça, mon brave

Langhoff. Seulement, voyez-vous, la vieille buse que je suis s'était toujours crue invulnérable. Et voilà qu'une seule balle a fait un grand trou dans cette croyance...

– Pas du tout, mon général, au contraire! avait protesté Langhoff. Je m'excuse de vous contredire, mais vraiment je vois cela tout autrement. N'importe quel autre homme serait mort d'une blessure pareille, tandis que vous, mon général... Si cela ne prouve pas de façon irréfutable que vous êtes en effet invulnérable...

Alors, Bomelbürg, visiblement ému, avait pris Langhoff par les épaules.

– Mon petit, mon brave petit! s'était-il exclamé. Ce que vous venez de dire... vous ne pouvez pas savoir à quel point vous m'avez fait du bien. Je vous suis profondément reconnaissant... je n'oublierai jamais...

Depuis ce jour, Bomelbürg était plus sûr que jamais de son invulnérabilité.

Tel était l'homme que les officiers de l'état-major divisionnaire avaient appris à connaître et à estimer. Mais, au moment où le général partait vers l'avant, dans une voiture ouverte, personne ne songeait à évoquer l'épisode sanglant du passage à niveau de la frontière luxembourgeoise. Le chef du bureau des opérations se promenait dans la pièce, allumait et jetait aussitôt des cigarettes de tabac turc et, de temps en temps, bavardait au téléphone avec les divers chefs de régiment. Soudain, il eut une idée.

– Vous avez déjà reçu le rapport des ballons captifs? demanda-t-il à son premier adjoint.

– Oui, il y a dix minutes: observation gênée par vapeurs au sol et lever du soleil.

Décidément, il n'y avait qu'à attendre – de toute façon, la bataille venait seulement de commencer!

Un peu plus tard, il fut appelé au téléphone par le chef d'état-major du corps d'armée.



– Quoi de neuf chez vous, mon cher? Tout va bien, comme prévu? Tant mieux. Dites donc, d’ici une vingtaine de minutes, vous aurez la visite du grand patron. Je tenais à vous avertir...

Le grand patron, le maréchal von Kluge, commandant de la IV<sup>e</sup> armée! Le I. A.<sup>1</sup> alerta immédiatement l’aide de camp du général.

– Allô, Butz? Dans vingt minutes, nous aurons l’honneur de recevoir la visite du grand patron. Courez prévenir le général!

La nouvelle se répandit dans la maison comme une traînée de poudre. Tous les officiers sans exception bouclèrent leur ceinturon, tirèrent les pans de la veste d’uniforme. Le premier adjoint se fit remplacer à la table des cartes pour faire un brin de toilette.

Un quart d’heure plus tard, le commandant Butz fit irruption dans la pièce.

– Le général est introuvable!

– Allons, ce n’est pas possible! s’exclama Neudeck.

Mais il savait que c’était au contraire fort possible – l’annonce de la disparition du général lui avait rappelé cette matinée tragique, à la frontière luxembourgeoise...

– Le général n’est pas là, gronda Butz, ni son chauffeur ni sa voiture. Et le lieutenant Hasse non plus, bien entendu.

Comme il ressortait précipitamment, on entendit le bruit d’un moteur d’avion. Une « cigogne<sup>2</sup> » décrivit à basse altitude un cercle autour de la maison avant de se poser, un peu plus loin, sur un pré étroit. Butz s’élança afin de conduire le maréchal qu’accompagnait un capitaine du Grand État-Major. Neudeck, venant à leur rencontre, n’eut pas le temps de faire son rapport.

– Eh bien, mon cher Neudeck, fit le maréchal, comment la

1. I. A., dans l’armée allemande, le chef du bureau des opérations.

2. Petit avion capable de voler à une vitesse très réduite, et destiné surtout à l’observation prolongée du champ de bataille (*NdT*).

situation se présente-t-elle, dans votre secteur? Shouraveka est pris, hein? Avance régulière, d'après ce que l'on m'a dit? Parfait, parfait. Et où est votre général?

– Le général a... il est parti vers la ligne de feu, monsieur le maréchal.

– Comment? Parti où?

– Il a tenu à faire un saut jusqu'aux pointes avancées, il sera certainement de retour d'ici quelques minutes...

– Eh bien, nous tâcherons de nous passer de lui, pour le moment. Voyons un peu...

Le groupe pénétra dans le P.C. divisionnaire.

– Continuez, mon ami, lança le maréchal à l'adjoint, puis il se pencha sur la carte. Je vois... avance rapide, pour ainsi dire aucune résistance, c'est bien cela, Neudeck?

– Exactement, monsieur le maréchal. Heureusement, nos pertes sont minimales.

Le capitaine du Grand État-Major fronça les sourcils. Un pli soucieux apparut sur le front très dégagé du maréchal. Manifestement, les deux visiteurs n'étaient nullement heureux d'apprendre que les pertes étaient minimales.

– Tout de même, grommela le maréchal, la résistance ennemie devrait commencer à se durcir. À présent, ces messieurs de l'autre côté sont sûrement revenus de leur surprise.

– Que disent les observateurs des ballons captifs? s'enquit le capitaine.

Pendant que l'adjoint appelait le régiment d'artillerie, le I. A. et le capitaine examinèrent la situation en détail. Le maréchal se contenta d'écouter; de temps en temps, il faisait une remarque: « Bien... mauvais, cela... à vérifier... ce n'est qu'une supposition... »

– Voici le rapport des ballons captifs, monsieur le maréchal: tirs d'artillerie sporadiques venant du secteur « Arcadia ». Autour des casernes voisines, mouvements de colonnes motorisées en direction de l'est.

– Et que voit-on venant de l'est ?

– On n'a constaté aucun mouvement venant de l'est, monsieur le maréchal.

– Impossible. Rappelez-les.

L'adjoint téléphona de nouveau. Cette fois, il se fit mettre en communication directe avec le ballon. Le lieutenant-colonel Neudeck prit l'écouteur pour interroger l'observateur, un capitaine d'artillerie qui, de la nacelle de son ballon, à mille deux cents mètres d'altitude, avait une vue étendue sur la plaine. Mais Neudeck eut beau insister, l'observateur resta catégorique : colonnes motorisées en direction de l'est, aucun mouvement en sens inverse.

– C'est absolument impossible, déclara le capitaine du Grand État-Major.

– C'est impossible, répéta Neudeck dans le téléphone.

– Ah, vraiment ? Si c'est impossible, et si vos zèbres galonnés ne veulent pas le croire, ils n'ont qu'à monter ici, hurla la voix de l'observateur. Moi, je peux seulement vous annoncer ce que je vois !

Le maréchal et le capitaine du Grand État-Major parurent préoccupés. Quelque chose clochait – ou bien les observations dans le secteur de la division et du corps d'armée, ou bien la carte du dispositif ennemi. D'après cette carte, établie au cours d'un travail minutieux de plusieurs semaines, on avait compté sur une résistance immédiate et acharnée, basée sur les fortifications récemment construites dans la région. D'ailleurs, le haut commandement supposait que l'Armée rouge était concentrée juste après la frontière, ce qui devait permettre aux troupes allemandes d'entrer rapidement en contact avec l'ennemi, de le fixer et, finalement, de le battre de façon décisive.

De plus en plus intrigués, le maréchal et le capitaine du Grand État-Major décidèrent de pousser jusqu'à la division voisine – c'était la 45<sup>e</sup> d'infanterie –, qui avait annoncé une résistance furieuse autour de Brest et un formidable barrage

d'artillerie venant de la citadelle. Neudeck accompagna les visiteurs jusqu'à leur appareil. Quand la « cigogne » eut disparu derrière la forêt, en direction du nord, il se tourna vers l'aide de camp.

– Butz, mon vieux, maniez-vous le popotin. Il faut retrouver le général, aussi vite que possible.



La chienne Rita se tenait immobile au centre du terrain vide. À vrai dire, le terrain n'était pas absolument vide – on voyait, par-ci par-là, quelques appareils de transport, deux ou trois avions de tourisme, et, tout en bordure, les quatre Dornier 215 d'une escadrille de reconnaissance. Mais ce n'était pas suffisant pour occuper l'immense espace. Et la chienne qui ne s'intéressait pas à ces appareils-là avait bien l'impression d'être seule.

Soudain, elle émit quelques brefs jappements. Les oreilles dressées, elle leva son museau pointu vers le ciel. Pourtant, le ciel était rigoureusement désert, et l'on n'entendait pas le moindre bruit de moteur. Au bout d'une minute, les oreilles de la chienne se mirent à trembler. On n'entendait toujours rien ; pourtant, Rita n'hésitait plus. Elle aboya de nouveau, d'une voix plus forte, plus impérieuse. Et comme personne ne répondait à ses appels, elle fila à toute allure vers l'entrée du terrain où se trouvaient les tentes et les baraquements. Elle poussa la porte d'une baraque, entra et s'arrêta devant l'adjudant Mette qui était en train de resquiller un petit somme. Doucement d'abord, puis avec insistance, elle frotta son nez froid contre le bras nu de l'homme.

Quand, un peu plus tard, l'adjudant Mette et Rita sortirent sur le terrain, le vrombissement des moteurs était perceptible même à une oreille humaine. Un tonnerre qui

allait en s'enflant jusqu'à envahir le ciel tout entier. Enfin parut l'escadre rentrant de sa mission. Une première pointe glissa au-dessus de l'horizon, suivie du gros des appareils, masse grondante qui arriva rapidement à la verticale du terrain. Les escadrilles se séparèrent, bifurquèrent vers leurs bases respectives. Seule la 1<sup>re</sup> escadrille, alignée comme à la parade, survola à deux cents mètres d'altitude la piste d'atterrissage que bordaient déjà les rampants.

– Comptons-les, est-ce qu'ils y sont tous ?

– Manque pas un seul !

– Une formation impeccable, rien à dire. Il y a juste dans le premier groupe, le deuxième moulin à droite qui décroche un peu... Ça doit être le nouveau.

Comme les appareils revenaient au-dessus du terrain, le chef du premier groupe dérapa sec, suivi d'un deuxième, puis d'un troisième appareil. En l'espace d'une minute, la formation serrée se transforma en une longue succession d'avions qui contournaient le terrain en un large virage vers la gauche. Le premier avion se posa, roula jusqu'au bout de la piste, le deuxième à sa gauche, le troisième à sa droite. Quelques instants plus tard, l'espace disponible fourmillait déjà d'appareils en train d'atterrir. À deux cent dix kilomètres-heure, les Stukas descendaient vers le sol, et ils filaient encore à cent quatre-vingts au moment où les roues touchaient le ciment. Comme von Ense allait se poser, l'officier de contrôle lança trois fusées rouges : interdiction d'atterrir. L'aspirant fut obligé de remettre les gaz, d'amorcer une chandelle, d'ébaucher un renversement pour revenir dans le circuit. Malgré son manque d'entraînement, il s'en tira honorablement. Quand, à la seconde tentative, il put se poser, on vit que son appareil se tenait de guingois : le train avait un « pied plat », un pneu crevé par une balle. Les mécanos, occupés à ouvrir les panneaux et à sortir les petites échelles de descente, posaient d'innombrables questions. Partout se formaient de petits

groupes : complaisamment, les aviateurs s'efforçaient de satisfaire la curiosité des rampants.

– Eh bien, les gars, ça a été formidable ! Qu'est-ce qu'on leur a passé !... C'est quand même autre chose, ces vols en plein jour, on voit le pays, on voit ses voisins, toute la formation ! Nos bombes sont arrivées avec une précision ! De la D.C.A. ? Non, on n'en a pas eu, pour ainsi dire, sauf les derniers qui ont pris toute la sauce !... Il y avait toute une escadre de chasseurs russes, les appareils bien alignés au beau milieu du terrain, pas de murs pare-éclats – ils ne se doutaient de rien quand nous leur sommes tombés dessus !... Ils doivent encore se demander ce qui leur est arrivé – ils n'avaient aucun camouflage ; à des kilomètres, on voyait leurs taxis briller au soleil !... À la fin, on s'est payé quelques attaques en piqué. C'est à ce moment-là seulement que leur D.C.A. a commencé à réagir.

Comme von Ense descendait de son appareil, il se heurta au responsable de la météo, l'inspecteur Molle.

– Alors, Ense, content de cette première mission contre l'ennemi ?

– Plus tard, plus tard, fit le jeune homme.

Il se hâta vers l'endroit où les équipages se rassemblaient autour du chef de l'escadrille. Dépité, l'inspecteur Molle – en short et chemisette kaki, la ceinture dangereusement serrée sur son ventre proéminent – se dirigea vers l'adjudant Mette qui venait de découvrir, dans le fuselage de l'avion de Scheuben, un trou fait par une balle de mitrailleuse. Avec l'assistance d'un mécano, Mette plaça un carré de tôle sur la déchirure. Puis il y traça au minium un marteau et une faucille.

Devant les tentes, le capitaine Scheuben recevait les rapports des pilotes.

– Appareil Dora 3 rentré de mission, annonça von Ense. Un pied plat, à gauche. Toutes les bombes sur l'objectif. Lors

de l'attaque en piqué, avons incendié une voiture blindée et mis hors de combat une pièce légère de D.C.A.

Scheuben sourit, et les autres ne cherchèrent guère à cacher leur amusement. Il était presque touchant, ce gamin qui, un peu trop raide, trop contracté, le visage empourpré, faisait avec tant de fierté son premier rapport.

– Du beau travail, Ense, commenta Scheuben. Seulement, si les Russes n'avaient pas été tellement surpris, votre dernier piqué se serait probablement mal terminé. Lors de votre seconde attaque sur les canons, vous avez légèrement dépassé l'objectif. Et ensuite, il vous a fallu vingt minutes pour rattraper la formation. Donc, la prochaine fois, guettez bien le moment où l'escadre fera demi-tour.

Devant l'atelier de réparations, Ense fut encore une fois entouré par les mécaniciens. Très flatté, il leur fit le récit de son vol. Les cheveux au vent, les deux bras en mouvement pour illustrer les manœuvres de son appareil, il donna libre cours à son enthousiasme juvénile.

– Ah, cette voiture blindée, si vous aviez vu le chauffeur et les deux mitrailleurs, de vraies torches, ils couraient, ils se roulaient au sol pour étouffer les flammes ! Et les servants de la pièce de D.C.A., ils se sont éparpillés comme des moineaux effrayés, ils ont dû croire que j'allais éperonner leur canon, tellement j'arrivais droit dessus...

L'inspecteur Molle le prit à l'écart :

– Dites donc, Ense, je voudrais tant participer, moi aussi, à une mission. Vous ne pourriez pas m'emmener, demain, ou après-demain ?

– Voyons, Molle, vous savez bien que ce n'est pas possible.

– Je pourrais m'arranger avec votre mitrailleur.

– Et que dirait le patron, le capitaine Scheuben ?

– Il n'a pas besoin de le savoir. S'il l'apprend par la suite, il en rira, c'est sûr...

À présent, une vive activité régnait sur le terrain. L'adjudant

préposé aux bombes houspillait ses hommes qui ne réapprovisionnaient jamais assez vite les soutes. Un camion-citerne faisait le tour des appareils pour remplir les réservoirs. Il fallait qu'une heure et demie plus tard l'escadrille fût en mesure de repartir. Le programme de la journée prévoyait deux attaques sur les mêmes objectifs.

Seulement, le capitaine Scheuben n'allait pas participer à ces deux sorties.

Quand les équipages revinrent sur le terrain, Scheuben resta dans sa tente. Assise devant lui, la chienne Rita le considérait attentivement, d'un air suppliant.

– Non, Rita, non... murmura Scheuben. Tu vas rester bien sagement à la maison. Ton maître va sortir seul. Pour tout te dire, il va faire des infidélités. Te voilà au courant.

Comprenant que sa compagnie n'était pas désirée, la chienne se retira sous la couchette du capitaine et enfouit son museau entre ses pattes de devant. Trop fière pour s'imposer, elle ne put cependant s'empêcher de suivre du regard les moindres gestes de son maître. Celui-ci lui sourit, hocha la tête, s'habilla et sortit.

Le capitaine Scheuben avait en effet l'intention de faire des infidélités non seulement à sa chienne, mais encore à son escadrille, et même à l'aviation d'assaut. Quelques mois plus tôt, il avait été proposé pour une chaire à l'Académie d'aviation militaire. Or, on souhaitait naturellement, en haut lieu, que les futurs professeurs, avant d'entrer en fonction, pussent se familiariser dans toute la mesure du possible avec le travail des autres armes aériennes : chasse, reconnaissance, D.C.A. Et comme Scheuben était pour l'instant indispensable à la tête de son escadrille, le chef de l'état-major de la Luftwaffe l'avait autorisé à profiter de l'occasion offerte par le voisinage d'une unité de reconnaissance. Ce jour-là, son commandant de groupe l'ayant libéré des deux sorties restantes, il alla se présenter au capitaine commandant l'escadrille de reconnaissance.



– Bonjour, Scheuben. D’après ce que vous m’avez dit, vous connaissez déjà la théorie de la photographie aérienne. Aujourd’hui, vous allez avoir un aperçu pratique de cet art difficile. Notre mission prévoit la vérification de la circulation routière et ferroviaire entre Minsk et Smolensk, et éventuellement au-delà, aussi près que possible de Moscou. Contrôle des observations par photo. Ce sera tout. Vous partirez dans quelques minutes, avec papa Scheele.

Il ne peut pas dire le « lieutenant Scheele », comme tout le monde, songea Scheuben, irrité : Décidément, ces types de la reconnaissance tiennent à leur jargon populaire. Il traversa le parc des voitures – plutôt important pour la petite poignée de pilotes qui vivaient là – et descendit dans le bunker à moitié souterrain, repaire de cette escadrille singulière. Scheele et trois de ses camarades étaient en train de jouer aux cartes.

– Bonjour, messieurs !

– Ah, bonjour, monsieur Scheuben. Paraît que vous allez vous balader avec moi ?

– C’est ce que l’on vient de me dire.

Scheele n’avait même pas posé ses cartes. Comme la partie continuait, Scheuben eut le temps d’examiner l’abri. Au fond, la pièce basse et enfumée rappelait étrangement l’arrière-salle de la compagnie de remorquage de Hambourg où les patrons des remorqueurs attendaient l’annonce de l’arrivée des grands paquebots qu’ils allaient faire entrer dans le port. Un jour, Scheuben, entraîné par son beau-père qui connaissait tout le monde et tous les coins de l’univers portuaire, était entré dans cette arrière-salle : là non plus, on ne s’était guère occupé de lui. Et les hommes qu’il voyait à présent, en bras de chemise ou en chandail, les coudes appuyés sur la table, ressemblaient de façon frappante à ces vieux marins. Ce n’était d’ailleurs pas la première fois que Scheuben faisait tapisserie ici, jusqu’à présent toujours en vain, car au moindre brouillard ces pilotes bizarres refusaient de décoller.

Et une fois montés, c'était encore pareil ! Si le ciel était vide de tout nuage susceptible de leur servir d'écran protecteur, ou si l'appareil manifestait le plus léger caprice, fût-ce un simple tremblement de la jauge d'huile, ils rentraient dare-dare ! En somme, ils exigeaient pour chaque vol un maximum de sécurité. D'un autre côté, s'il le fallait, ils étaient capables de ramener un taxi même sans moteur ! Tout au moins on le racontait. De drôles de zèbres, mais ils savaient voler, on ne pouvait pas leur enlever ça. Scheuben, silencieux, prit une chaise et fouilla du regard l'ancre des « briseurs de neutralité ». Véritable taverne de trafiquants, avec son buffet permanent, dressé sur une petite table, et où s'étaient insolemment des trésors venus des quatre coins du nouveau Reich : sardines à l'huile du Maroc, salami hongrois, champagne français, cigarettes grecques. Évidemment, ces messieurs pouvaient se permettre une telle débauche : les escadrilles de reconnaissance du haut commandement étaient stationnées un peu partout, et il était facile d'organiser un « vol de courrier spécial », excellent prétexte pour aller chercher des oies en Pologne, du beurre au Danemark, des oranges à Messine, ou encore quelques coupes de soie à Lyon pour la femme légitime ou la petite amie. Chez ces enfants chéris du destin, tout portait cette marque internationale, même le parc des voitures. Officiellement, ils avaient droit à six conduites intérieures ou cabriolets, mais Scheuben en avait dénombré vingt-trois !

Papa Scheele n'était pas le seul membre de l'escadrille à avoir des cheveux gris. Son voisin, un géant impassible de l'Oldenbourg, ne devait pas être loin de la cinquantaine. Presque tous avaient piloté autrefois les avions de la Lufthansa. Le géant photographiait depuis novembre 1940 les villes, plaines et usines de Russie. En huit mois, trois appareils de son groupe s'étaient perdus corps et biens, personne n'en avait plus entendu parler, car les Russes n'en soufflaient mot, et Berlin se gardait bien de s'enquérir de ces avions qui, en

pleine paix, avaient survolé un territoire étranger. Scheele, lui, avait photographié avant la guerre la Pologne et l'Angleterre, avait déposé, après le début des hostilités, des agents secrets en Écosse et en Afrique du Nord. Trapu, le visage rose sous la crinière drue des cheveux gris, il rappelait encore l'officier de marine qu'il avait été avant de passer à l'aviation civile. Il y avait aussi M. Boiteux, peut-être le meilleur pilote de nuit de toute l'Allemagne, inventeur d'un appareil de calcul pour le pilotage sans visibilité. Chacun des hommes réunis autour de cette table avait environ deux fois l'âge des aviateurs de chasse ou de bombardement – sinon en années, du moins en kilomètres de vol. Chacun d'eux était un millionnaire en kilomètres, un chemineau de l'espace aérien. Bien avant la guerre, ils avaient commencé à prendre d'innombrables photographies aériennes, méritant pleinement leur sobriquet de « briseurs de neutralité ». Des as, sans exception.

Mais, tout de même, ce qu'ils pouvaient être nonchalants, négligés, dans leur mise comme dans leurs attitudes ! Ce Boiteux, par exemple, une barbe de huit jours, les pointes du col dressées et tordues, un mégot éteint collé à la lèvre supérieure. Et cet homme, pourtant capitaine, ne comprenait, murmurait-on, pas un seul commandement militaire ! Les autres ne valaient guère mieux : vêtus d'un vieux pantalon civil, toujours sans cravate, ils avaient en quelque sorte l'air de porter constamment des pantoufles. Seulement, ils savaient voler, c'étaient même de loin les meilleurs pilotes de la Luftwaffe – alors, on leur passait n'importe quoi !

La partie se termina. Scheele avait gagné. Il empocha l'argent, puis, nullement pressé, s'enquit de la météo.

– Visibilité parfaite. Beau fixe, répondit quelqu'un.

– Eh bien, allons-y.

Il vissa sa pipe refroidie dans un coin de la bouche, se coiffa d'une vieille casquette – il avait dû laisser son parachute et son casque dans l'avion – et fit signe à Scheeben de passer

le premier. Suivis du radio et du mécanicien de bord, ils se dirigèrent vers le premier Dornier 215.

Ils se hissèrent dans l'appareil, et un rampant referma le panneau. Geste qui, dans cette unité d'indécrottables individualistes, semblait tenir lieu de signal de décollage ; en tout cas, on ne voyait nulle part un officier de contrôle. Scheele lança le moteur, roula jusqu'à l'entrée de la piste de départ, accéléra brutalement. Le Dornier se cabra, puis fila comme une énorme diligence entraînée par un attelage en folie. C'était un bimoteur au fuselage élégant, aux ailes gigantesques. Au bout de sept cents mètres seulement, l'appareil s'arracha du sol et entama la montée. Il grimpa rapidement, beaucoup plus vite que le Stuka.

Dans le poste de pilotage, cage vitrée sur les côtés, en haut et en bas, Scheuben était assis près de papa Scheele. Audessous, dans la « baignoire », d'où la vue plongeait sur l'espace survolé, était allongé le mécanicien de bord ; à l'arrière, se trouvait le radio, chargé de maintenir la liaison avec la base. À quatre mille mètres, ils mirent les masques à oxygène.

Les moteurs hurlaient, les hélices labouraient l'air raréfié. À huit mille mètres, l'appareil mit le cap à l'est. Vers le nord et le sud, le ruban clair du Bug divisait la plaine. Quelques heures plus tôt, dans la brume matinale, ce ruban avait encore constitué la frontière. À présent, une nouvelle frontière, en mouvement constant, était marquée par des éruptions de champignons de fumée, des villages incendiés, des nuages étirés de poussière.

La plaine ! Elle fuyait sous les ailes de l'appareil, l'immensité des territoires de l'Est, telle une mer infinie, avec le vert profond de ses marais, le vert tendre des forêts, le blond-fauve des champs. Déjà, ils avaient survolé le Bug, les marécages de Pinsk, la Berezina. Ils avaient laissé Minsk sur leur gauche ; ensuite, seulement – c'était caractéristique pour Scheele, il faisait ce qu'on lui demandait, mais pas davantage –, ils

s'étaient mis à suivre exactement l'autostrade Minsk-Smolensk. Scheuben, faisant fonction d'observateur, avait mis en marche la caméra automatique et photographiait l'autostrade que doublait la voie ferrée.

Cette plaine, véritable océan de terre ferme, sur lequel des armées entières peuvent se perdre, sur lequel des armées entières se sont perdues, dans la poussière, la boue, la neige ! Charles XII, roi de Suède, c'est dans cette plaine qu'avait péri son armée de quatre cent mille hommes, jusqu'au dernier soldat, jusqu'au dernier cheval, seul le roi en était revenu à pied, s'appuyant sur un bâton, comme un mendiant. Napoléon I<sup>er</sup>, empereur des Français, sur cette terre sans fin, son étoile avait sombré. Battu, poursuivi, il avait dû abandonner quatre cent cinquante mille hommes dont les cadavres jonchaient les champs de neige, et ceux qui pouvaient encore se traîner derrière lui, les débris de la Grande Armée, n'étaient plus que des spectres couverts de loques ensanglantées.

Seulement, nous ne sommes plus en 1709, ni même en 1812. Nous sommes en 1941, le 22 juin 1941, et les moteurs du Dornier vont conquérir en l'espace de quelques heures des distances énormes – distances qui signifiaient, pour les dragons et les voltigeurs d'autrefois, des souffrances et des marches sans fin, des tombes, des ossuaires où se mêlaient les squelettes des hommes et des chevaux. À présent, le moteur réussira là où ont échoué les pieds des fantassins, les jarrets des chevaux, les roues des chariots. C'est le moteur qui vaincra l'espace infini, le moteur de l'avion et du char !

Le capitaine Scheuben avait tout juste vingt-huit ans. À dix-neuf ans, il était devenu soldat ; à vingt et un, on l'avait envoyé à l'école d'aviation ; et à vingt-quatre, avec le grade d'aspirant, il était parti pour l'Espagne. À l'époque, il ne pouvait compter que sur sa solde. Son père, petit fonctionnaire municipal, avait déjà du mal à subvenir aux besoins de sa femme et des trois autres enfants. Cependant, l'affaire

espagnole – huit mois de campagne, cent trente missions offensives – devait complètement changer la situation matérielle du jeune officier. Il eut énormément d'argent, 1 500 marks par mois – cinq fois le traitement de son père –, sans parler de sa solde normale qui, pendant son absence, s'accumulait en Allemagne. Rentré au pays, il put acheter une petite torpédo, un poste de T.S.F. ultramoderne, et même une machine à écrire dont, au fond, il n'avait nul besoin. Puis il se maria – un beau mariage. Conchita était une de ces filles que tout le monde regarde, et son vieux avait bien fait les choses. Le jeune couple s'installa dans la banlieue de Berlin, au bord du lac Wannsee, où Scheuben avait déniché une villa adorable – une façade entièrement vitrée, toute la maison encadrée de vieux pins. Là, il avait passé avec Conchita une lune de miel sans nuages, et qui semblait ne jamais devoir s'arrêter. Mais, un jour, elle se termina quand même. Cela arriva juste au moment où, ses économies « espagnoles » fondues, il se vit obligé, pour leurs voyages et même pour son argent personnel, de recourir à la bourse de Conchita. Pour sortir de cette situation humiliante, il lui aurait fallu une nouvelle affaire en Espagne. Or, ce fut la Pologne, la Belgique, la Hollande, la France, les raids sur l'Angleterre – une succession de campagnes où aucune puissance étrangère ne songeait à verser aux pilotes des suppléments substantiels. Toutefois, il s'était passé encore autre chose – seulement, Conchita ne voulait pas s'en rendre compte. Comme en se jouant, Scheuben avait franchi les étapes de sous-lieutenant et de lieutenant, était devenu capitaine et chef d'escadrille : manifestement, il avait derrière lui comme devant lui un avancement rapide. Sa nomination récente à l'Académie de l'aviation militaire signifiait le début d'une carrière brillante – dans deux ou trois ans, Conchita allait s'en apercevoir. Seulement, il fallait mettre fin aux visites continuelles qu'elle faisait à son « vieux », l'orgueilleux négociant hambourgeois chez qui elle rencontrait tous ces million-

naires pleins de morgue. Pour qui se prenait-il donc, monsieur le beau-père? Avait-il déjà oublié qu'il avait amassé ses premiers sous en vendant, aux marins des caboteurs, du savon, du tabac à chiquer, du rhum de contrebande? Évidemment, il se gardait bien de faire allusion à ses débuts : installé dans son bureau directorial, il préférait se plaindre de la paralysie presque totale du port de Hambourg. Et quand il parlait de son gendre et de la Luftwaffe, il avait l'impudence de dire que tout cela était du « clinquant d'opérette », et que le rideau tomberait vite sur cette mauvaise pièce!

Rira bien qui rira le dernier, songea Scheuben. L'Allemagne s'étend irrésistiblement, elle fait éclater ses frontières trop étroites – alors, ceux qui, à coup de bombes, ouvrent la voie au Plus Grand Reich auront acquis le droit à une existence plus large, à une puissance élargie.

Anno Domini 1941 : eh oui, l'année du dominateur, du maître des peuples, l'année qui allait marquer l'avènement de son règne. C'est ce qui a été décidé en haut lieu, c'est vers ce but que tendent les plans, les projets, les préparatifs. Il ne s'agit plus du bassin minier de Briey – nous l'avons déjà –, ni du Cameroun, du Togo, ou encore d'une île du Pacifique perdue dans la guerre précédente. Cette fois, il s'agit de ce pays qui se déroule à l'infini sous le Dornier. Il s'agit de la Russie, de toute l'Asie, de la plus formidable réunion de territoires du globe. Lorsque nous aurons conquis ce pays-là – et lorsque l'on y parlera allemand, de la Vistule au Kamtchatka –, l'Empire britannique, les États-Unis, le reste de la terre ne seront que des régions marginales. Avec ce pays comme tremplin, l'Allemagne pourra fonder et étayer son hégémonie mondiale.

Les dés sont jetés... ils sont en train de rouler...

Tout en photographiant l'autostrade et la voie ferrée Minsk-Smolensk, Scheuben avait eu le temps de poursuivre son rêve. Il sursauta comme un gamin pris en faute quand